

LOUISE DE VAULCROIX

DRAME EN CINQ ACTES

AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE

PAR MM. T. NEZEL ET PAUL DE GUERVILLE,

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre Historique,
le 1^{er} mars 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE MARQUIS.	MM. ALEXANDRE G.
CARIN.	BARRÉ.
L'AMI DU MARQUIS.	DUPUIS.
GUILLAUME.	SÉGUIN.
EDOUARD.	BONNET.
LE DOCTEUR.	H. ARMAND.
JACOB.	VIDEIX.
BRIC-BRAC.	BERTHOLLET.
JOSEPH.	DESIRÉ.
BAPTISTE	PAUL.
LOUISE	Mesd. REY.
THÉRÈSE.	ASTRUC.
LA DUCHESSE	BERTHE É.
EMMA	L. ROGER.
CAROLINE.	LANGLET.
DARCY.	RACINE.
PREMIER PAGE	MARTHE.
DEUXIÈME PAGE.	CONSTANCE.

PROLOGUE.

Le théâtre représente une mansarde ; Au fond une fenêtré. — A gauche un grabat caché à demi par les lambeaux d'un vieux rideau. — Sur ce grabat une femme endormie. — A côté un berceau dans lequel dort un enfant. — Deux chaises et une mauvaise table au milieu du théâtre composent le mobilier. — Sur la table, une cruche vide.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARIN, près du berceau de son enfant. THÉRÈSE, endormie.

CARIN.

Merci, mon Dieu, merci. La voilà donc terminée cette triste opération... je t'ai bien fait souffrir, pauvre enfant, en t'appliquant sur le bras, cette marque à laquelle je pourrai te reconnaître un jour si jamais je redeviens riche. Mais il le fallait, vois-tu, car je ne veux pas que tu meures de faim... mais en te confiant à des mains étrangères, en te mettant dans cet hôpital, asile de la misère où t'attend déjà ton pauvre frère, je veux être sûr de pouvoir vous reconnaître un jour, ah ! ce jour sera le plus beau de ma vie, pauvre enfant qui n'a pas de nom encore... le nom de l'ange qui vous suit au baptême... mais pour t'y présenter, au baptême, il fallait marcher, et pour pouvoir marcher... il faut avoir mangé... et depuis deux jours... rien... rien... quand donc Dieu aura-t-il pitié de nous ?... jamais... il m'a maudit, j'en suis sûr... mais alors que le démon me vienne donc en aide... nous blasphèmerons ensemble... et qu'importe après tout, car je suis las de la misère, de ce cancer qui ronge le cœur du malheureux jusqu'à ce qu'il le voie expirer dans un hôpital ou sur un échafaud. L'hôpital... c'est par là où mes enfants commencent... allons... allons, il n'y a plus à hésiter, je ne veux pas que la pauvre petite meure ici sous mes yeux. (*Il s'approche de nouveau du berceau, va prendre l'enfant, lorsqu'au bruit qu'il fait Thérèse se réveille.*)

THÉRÈSE, qui s'est réveillée se jette en bas de son grabat.

Ma fille ! Ah ! tu l'as marquée... elle aussi !

CARIN.

Cette incision nous servira à la reconnaître un jour.

THÉRÈSE.

Tu voulais donc me la ravir comme son frère... réponds.

CARIN.

Thérèse, sois raisonnable.

THÉRÈSE.

Il demande à une mère d'être raisonnable quand il martyrise son enfant, quand il veut le jeter dans un hôpital.

CARIN.

Dans un hôpital on trouve du lait, du feu.

THÉRÈSE.

Eh bien, elle mourra... elle mourra avec moi... dans mes bras... nos deux cœurs s'arrêteront ensemble... l'un sur l'autre... mon Dieu, mais elle souffrirait peut-être trop si elle vivait longtemps.

CARIN.

Oh ! non, car je deviendrai riche, quelque chose me le dit, je ne sais comment... par quel moyen... mais qu'importe, pourvu que l'or vienne me trouver... que je puisse éclabousser, écraser ces hommes qui m'ont enseigné la haine avec le besoin.

THÉRÈSE.

N'accuse donc que toi, malheureux, du sort que tu nous as fait... tu avais une bonne place qui nous permettait de vivre honorablement... ça ne t'a pas suffi, tu voulais briller... toi.

CARIN.

L'ambition n'est pas défendue à l'homme.

THÉRÈSE.

Quelle noble ambition, devenir un voleur !

CARIN.

Silence, femme... un voleur.

THÉRÈSE.

Comment appelle-t-on celui qu'on chasse de l'armée parce qu'il mange le pain du soldat ?

CARIN.

Tais-toi, tu ne sais ce que tu dis... oui, on a puni un pauvre garde-magasin comme moi, on lui a fait rendre gorge... on l'a ruiné, déshonoré... mais les munitionnaires généraux... oh ! ceux-là on les décore, on les anoblit... là où je prenais une fève, ils volaient un boisseau... et je ne me vengerais pas un jour, oh ! si, je ne mourrai pas sans cela.

THÉRÈSE, tombant sur sa chaise.

Ah ! mon Dieu ! je ne sais ce que j'éprouve.

CARIN.

Thérèse.

THÉRÈSE.

Oh ! ne me prends pas mon enfant, je t'en prie.

CARIN.

Non, non, je te le promets, (*à part*) pour aujourd'hui encore. (*Haut.*) Mais qu'as-tu ? réponds-moi, mais réponds-moi donc... insensé, je le lui demande, mais c'est la faim !... la faim ! et plus rien à engager, plus rien à vendre... (*il s'assied*) mais comment faire donc... comment ! je suis un voleur, a-t-elle dit, pour avoir pris le pain du soldat, je puis bien voler celui des autres pour en donner aujourd'hui à ma femme, à mon enfant. (*Il sort précipitamment en s'écriant*) : Vous en aurez, à quelque prix que ce soit.

SCÈNE II.

THÉRÈSE, seule.

Que je souffre et que ces tortures sont affreuses... oh ! la faim... la faim... (*Elle se traîne par la chambre.*) Si je pouvais sortir, j'irais implorer la pitié des âmes charitables, non pas pour moi, je veux mourir... mais pour elle... pour mon enfant (*elle sanglote*), et les forces me manquent... et il nous aban-

donne, lui... lui qui nous a faites si malheureuses, oh ! mon Dieu, mon Dieu... vous m'avez donc maudite... Ah ! comme mes tempes battent avec force... est-ce que ma tête se brise... J'ai soif, je n'y vois plus... je ne sens plus mes mains... (*elle se lève, va à la table, regarde dans la cruche et dit*) : et rien, rien !

Elle va retomber sur sa chaise.) Pardonnez-moi, mon Dieu, car je vous ai offensé... pardonnez-moi, car je sens que je vais mourir...

SCÈNE III.

THÉRÈSE, CARIN, *un pain sous le bras, une bouteille de vin et une fiole qui contient du lait.*

CARIN.

Tenez, buvez, mangez. (*Il donne à boire à Thérèse, puis après, celle-ci donne à boire le lait à son enfant.*) N'est-ce pas que c'est bon... que ça fait du bien !... ah ! dis-le-moi... j'ai besoin de l'entendre.

THÉRÈSE.

Tu as donc rencontré une âme compatissante ?

CARIN.

Oui... et je suis parvenu à l'attendrir... (*Rompant le pain.*) Mange maintenant.

THÉRÈSE.

Plus tard, le vin que tu m'as fait boire me suffit, je voudrais reposer maintenant.

CARIN, *l'aidant à se coucher.*

Oui, repose, pauvre femme, repose-toi... Eh bien, pourquoi tremblerais-je, moi ? j'avais à secourir ma fille et ma femme, un homme passait, je l'ai prié de m'obliger, (*il tire une bourse de sa poche*) et c'est ce qu'il a fait.

(*Tandis qu'il regarde ce que contient la bourse, un homme a ouvert la porte sans bruit, se tient sur le seuil ; lorsque Carin l'aperçoit il jette un cri.*)

Grand Dieu !

SCÈNE IV.

CARIN, LE MARQUIS de VAULCROIX, THÉRÈSE, *couchée.*

CARIN, *à genoux.*

Grâce, Monsieur, ne me dénoncez pas, pour ma femme et ma fille... pitié, Monsieur, pitié !

LE MARQUIS.

Relevez-vous, je ne vous veux pas de mal, au contraire... c'est parce que vous avez prononcé le nom de votre fille, que j'ai eu la curiosité de vous suivre, et non pour vous redemander les quelques pièces d'or que vous avez bien voulu m'emprunter.

CARIN.

Ah ! Monsieur !

LE MARQUIS.

Quand je vous dis que c'est fini ! péché caché n'est-il pas à moitié pardonné.

CARIN.

Si Thérèse allait se réveiller !

LE MARQUIS, *s'est approché du lit et a regardé l'enfant.*

Quel âge a votre fille ?

CARIN.

Six semaines à peine.

LE MARQUIS.

Très-bien ! vous l'appellez ?

CARIN.

Elle n'a pas encore de nom.

LE MARQUIS.

De mieux en mieux... Tenez, mon brave, si vous voulez, nous pourrions peut-être nous comprendre.

CARIN.

Comment l'entendez-vous ?

LE MARQUIS.

Commençons par nous asseoir ! (*il s'assied sur la chaise près de la table*) vous permettez ?

CARIN.

Faites comme chez vous... (*A part.*) Cet homme est extrêmement poli, il a quelque mauvaise action à me proposer.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous donc.

CARIN.

Merci, je préfère rester debout.

LE MARQUIS.

A votre aise ! Que diriez-vous, mon cher, à un homme (*Thérèse pousse un soupir, Carin lui fait signe de s'approcher de lui*) qui voudrait faire votre fortune ?

CARIN.

Ma fortune ! Je lui dirais...

LE MARQUIS.

Vous accepteriez ?

CARIN.

Il me semble, Monsieur, que la manière dont nous avons fait connaissance, ne doit pas vous laisser le moindre doute à cet égard.

LE MARQUIS.

Oui, mais on ne fait pas la fortune du premier venu sans lui demander quelque chose en échange.

CARIN, *à part.*

Je m'en doutais.

LE MARQUIS.

Vous ne devez tenir à rien dans votre position.

CARIN, *montrant sa femme, sa fille.*

A cela seulement.

LE MARQUIS.

Alors si le diable vous proposait de lui vendre votre âme ?

CARIN.

Parbleu, le diable serait volé.

LE MARQUIS, *vivement*.

Je n'ai pas de temps à perdre, écoutez-moi donc sans m'interrompre... je ne connais pas ma fortune.

CARIN.

C'est absolument comme moi.

LE MARQUIS.

Je vous ai prié de ne pas m'interrompre.

CARIN.

Quelques mots seulement et je deviens muet... à qui ai-je l'honneur de parler ?

LE MARQUIS.

Il me semble que lorsque j'ai eu le plaisir de vous obliger dans cette rue sombre de la Cité où l'on ne voyait briller que la lame d'un couteau, il me semble, dis-je, que j'ai été plus discret.

CARIN.

C'est juste.

LE MARQUIS.

Nous n'avons donc pas besoin de nous exhiber mutuellement nos passeports... Supposons que vous êtes, vous, un bon père de famille, vivant de son revenu, et moi, un médecin qui vient visiter sa femme et son enfant.

CARIN.

Vous seriez médecin... Ah ! Monsieur, ma femme, ma pauvre femme, dites-moi ce qu'elle a ?

LE MARQUIS.

Je vous ai dit supposons, mais n'importe, il n'est pas nécessaire d'avoir étudié Hippocrate et Galien pour reconnaître sa maladie... j'ai sur moi l'ordonnance et le remède pour la guérir immédiatement.

CARIN.

Il se pourrait !

LE MARQUIS, *tirant de sa poche un portefeuille plein de billets de banque.*

Voyez plutôt.

CARIN.

Des billets de banque !

LE MARQUIS.

Ils sont de votre connaissance... tant mieux, nous pourrions probablement faire affaire.

CARIN.

Ah ! maintenant je ne vous interromprai plus, parlez, parlez vite.

LE MARQUIS, *laissant le portefeuille ouvert.*

Une noble famille, dont je suis le médecin, m'a chargé de vous offrir ce portefeuille... contenant trente billets de mille francs, à la condition de lui confier pour quelque temps votre enfant.

CARIN.

Confier mon enfant... c'est vendre que vous voulez dire ?

LE MARQUIS.

Vendre, si vous l'aimez mieux.

CARIN.

Ah ! mais c'est un crime affreux que vous venez me proposer là !

LE MARQUIS.

Comment nommez-vous l'action que vous avez commise sur moi ?

CARIN.

Oui, c'est un crime, je le sais, un crime qui me conduirait droit à... mais vous pouviez vous défendre, vous, tandis que mon enfant !... Ah ! c'est horrible !... vous valez moins que moi, vous.

LE MARQUIS.

Finissons ! acceptez-vous ?

CARIN.

Savez-vous bien quel est le jour où vous venez me proposer ce pacte d'infamie !

LE MARQUIS.

Nous sommes aujourd'hui le 20 novembre 1812.

CARIN.

Oui 20 novembre, l'anniversaire de mon mariage avec Thérèse, la mère de cet enfant que vous me proposez d'acheter.

LE MARQUIS.

Pour un voleur de grand chemin, vous êtes furieusement sentimental !

CARIN.

Et pourquoi donc pas ? Tenez, avez-vous besoin de mon sang, de mon bras, de ma vie, disposez-en, car je voudrais déjà que ces billets fussent à moi, mais laissez-moi mon enfant.

LE MARQUIS, *remettant le portefeuille dans sa poche.*

Ces billets, il ne tient qu'à vous que de ma poche ils ne passent dans la vôtre.

CARIN.

Mais pourquoi mon enfant... qu'en voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Oh ! mon Dieu, rien de plus simple... Supposons qu'un grand seigneur ait été ruiné par la Révolution; ses biens ont été vendus pendant son émigration, ce grand seigneur aime le luxe, la dépense... on lui offre une riche héritière, il l'accepte!.. Bientôt sa femme le rend père d'une petite fille, il y a de cela six semaines, mais l'enfant est mort cette nuit... tout le monde l'ignore, jusqu'à sa mère dont la vie aussi est en danger; or, si la femme meurt sans laisser d'héritier sa fortune retourne à sa famille, et le marquis est ruiné.

CARIN.

Ah ! c'est un marquis ?

LE MARQUIS.

Je le pense !... Vous en savez assez maintenant... acceptez-vous le marché qu'on ma chargé de vous proposer?

CARIN.

Non !...

LE MARQUIS.

Réfléchissez donc que vous assurez l'avenir de votre fille... elle sera riche, titrée... portera un nom illustre.

CARIN.

Mais ce ne sera pas le mien.

LE MARQUIS.

Regardez-la donc, comme elle est pâle, chétive, elle n'a plus que quelques jours à vivre en restant ici; elle est toujours perdue pour vous... avec moi, vous lui donnez une seconde fois la vie.

CARIN.

Non, non vous-dis-je.

LE MARQUIS.

Et vous prétendez aimer votre enfant ? quel sort lui réservez-vous ? l'hôpital.

CARIN.

Taisez-vous... taisez-vous...

LE MARQUIS.

Et votre femme cessait de souffrir, elle aussi, car ce qui la tue, c'est la misère.

CARIN.

Je ne veux plus vous écouter, laissez-moi !...

LE MARQUIS.

Cet enfant que vous me refusez, mais voyez donc comme il paraît souffrant... il lui faut d'autres soins, et cette nuit peut-être, au lieu de remplacer il ira rejoindre l'enfant du grand seigneur.

CARIN.

Assez, assez. (*Il se bouche les oreilles.*) Je ne veux plus rien entendre.

LE MARQUIS, *tirant le portefeuille et lui montrant les billets.*

Regardez donc !

CARIN, *fermant les yeux.*

Je ne veux rien voir.

LE MARQUIS.

Vous êtes bien décidé ?...

CARIN.

Oui !

LE MARQUIS.

Adieu donc, je trouverai des pères moins scrupuleux que vous.

CARIN.

Oui... allez-vous-en... allez-vous-en bien vite.

LE MARQUIS, *sur le seuil.*

Il est encore temps.

CARIN.

Mais allez-vous-en donc ! (*Le marquis sort.*)

SCÈNE V.

CARIN, *seul.*

Ah ! je suis content, je n'ai pas succombé, il faut que j'embrasse ma fille. (*Il va embrasser l'enfant dans son berceau.*) Ah ! est-ce que ça ne vaut pas mieux que de l'or, ça... Et dire qu'il faudra m'en séparer pour la mettre avec son frère aux Enfants-Trouvés, elle sera bien moins soignée que chez ce grand seigneur... Oui, mais je pourrai la revoir, l'embrasser, l'aller chercher un jour... Eh bien ! qui pouvait m'empêcher de suivre de loin ce soi-disant médecin, j'aurais appris son nom, sa demeure, j'aurais pu révéler un jour à mon enfant le secret de sa naissance, m'en faire aimer, et le portefeuille était à moi, je commençais ma fortune et j'assurais ma vengeance. Mais il est trop tard maintenant... Où est-il ? (*Se détournant et apercevant le marquis.*)

SCÈNE VI.

CARIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Me voilà !

CARIN.

Lui ! n'étiez-vous pas parti ?

LE MARQUIS.

Non, j'attendais... Vous avez réfléchi ?

CARIN, *d'un air sombre.*

Oui !

LE MARQUIS.

Et vous acceptez ?

CARIN.

Oui !

LE MARQUIS.

Prenez donc ceci et donnez-moi l'enfant.

CARIN.

Attendez... attendez encore...

LE MARQUIS.

Votre femme peut s'éveiller.

CARIN.

Ah ! ma femme !... prenez, prenez et emportez-le vite.

LE MARQUIS, *plaçant l'enfant sous son manteau.*

Maintenant, adieu pour toujours !

CARIN, *se levant et allant à la porte.*

Pour toujours?... c'est ce que nous allons voir. (*Le marquis ferme la porte en sortant.*)

CARIN.

Malédiction ! il m'enferme.

LE MARQUIS, *en dehors.*

C'est pour vous empêcher de me suivre, mon cher.

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, *se levant avec précipitation*, CARIN.

THÉRÈSE.

Ma fille, où est-elle ? qu'en as-tu fait ?

CARIN.

Elle est heureuse, elle est riche maintenant.

THÉRÈSE.

Tu l'as tuée !

CARIN.

Tuée !... oh ! non, je l'ai vendue !

THÉRÈSE,

Tu mens, c'est impossible !

CARIN, *lui montrant les billets*.

Regarde !

THÉRÈSE, *jetant les billets avec rage*.

Judas ! mais je saurai la retrouver, moi, j'ai vu là un homme, j'ai cru que je rêvais... mais je me rappelle... il avait un grand manteau... je cours après lui, et s'il ne me rend pas ma fille, je saurai bien la lui arracher... (*Elle va à la porte.*) Fermée... la porte est fermée.

CARIN.

Écoute-moi, Thérèse !

THÉRÈSE, *elle ouvre la fenêtre*.

Ah ! Judas, je le vois, c'est lui, le ravisseur de mon enfant !... Ma fille ! qu'on me rende ma fille ! (*Elle tombe à la renverse.*)

CARIN, *poussant un cri et se jetant à genoux près de Thérèse*.

Ah ! malheur ! aurais-je donc tué la mère après avoir vendu l'enfant ! (*Il reste anéanti, les yeux baissés sur les billets de banque déchirés et qui sont à terre.*)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Le salon de la maîtresse de pension donnant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DARCY, LOUISE, CAROLINE, EMMA, PENSIONNAIRES.

Louise est assise sur le canapé. — Les pensionnaires, au lever du rideau, forment un quadrille entre elles, elles sont toutes habillées et coiffées uniformément, robe blanche, ceinture bleue. — Après le quadrille.

MADAME DARCY,

Eh bien, Mesdemoiselles, vous amusez-vous bien ?

CAROLINE.

Oui, Madame, moi surtout qui fais le cavalier...

EMMA.

Cependant si nous en avons de vrais, je crois que cela ira beaucoup mieux.

MADAME DARCY.

Patience, Mesdemoiselles, il vous en viendra quelques-uns ; mais il est de bonne heure encore... et votre ancienne amie, Mlle Lucy, maintenant madame la duchesse de Laimé, tiendra sa promesse.

EMMA.

Quelle promesse ?

MADAME DARCY.

Ne venez-vous pas d'exprimer le désir d'avoir des danseurs ? madame de Lemée s'est chargée de ce soin.

TOUTES.

Oh ! quel bonheur !

MADAME DARCY, *d'un ton de reproche.*

Mesdemoiselles !

CAROLINE.

Pardon, Madame.

MADAME DARCY.

Et vous, Louise, vous ne céléberez donc pas ma fête ?

LOUISE, *se levant.*

Je vous demande pardon, Madame.

MADAME DARCY.

Pourquoi ne dansez-vous pas alors ?...

LOUISE.

C'est que... on ne m'a pas engagée, Madame,

CAROLINE.

Louise, c'est vous qui m'avez refusée, et pour vous punir, je vous demande la première valse en présence de Madame.

LOUISE.

Avec plaisir, *Monsieur.*

MADAME DARCY.

A la bonne heure !... Allons, Mesdemoiselles, cette journée toute entière doit être consacrée au plaisir, j'espère n'avoir pas besoin de vous le rappeler.

TOUTES.

Oh ! certainement non...

CAROLINE.

En place, en place. Louise, je valse avec toi.

LOUISE.

C'est convenu, *Monsieur...*

EMMA, *allant au piano.*

En ce cas, je cours à l'orchestre.

(Commencement d'une valse entre Louise et Caroline, interrompue par l'arrivée de la duchesse.)

LOUISE.

Voilà Lucy !... voilà Lucy !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

(Toutes les pensionnaires courent au-devant de la duchesse et reculent aussitôt.)

CAROLINE.

Oh ! avec trois petits pages...

EMMA.

Oh ! qu'ils sont gentils !

MADAME DARCY, *sévèrement.*

Eh bien ! Mesdemoiselles ?

EMMA.

Pardon, Madame, ça m'est échappé...

LA DUCHESSE, *embrassant Louise.*

Ma bonne Louise !...

LOUISE.

Chère Lucy !...

LA DUCHESSE, *à madame Darcy.*

Ah ! veuillez m'excuser, ma chère institutrice, si j'ai commencé par Louise.

MADAME DARCY.

C'est tout naturel, ne l'appeliez-vous pas votre sœur...

LA DUCHESSE.

Et vous, ma seconde mère... Vous voyez donc bien que j'étais dans mon tort... mais vous m'avez pardonné, n'est-ce pas?...

MADAME DARCY, *avec une gravité comique.*

Le moyen de faire autrement... je ne puis, je ne dois oublier que je parle à une duchesse.

LA DUCHESSE.

Oui... depuis trois mois... Ah ! mon Dieu, oui !... mais je ne vous en aime pas moins. (*Elle l'embrasse.*) Maintenant, Mesdemoiselles, je vous demande la permission de vous présenter trois petits mauvais sujets du côté de mon mari. (*Les trois pages saluent.*) Le premier, M. Edouard de Beaufort... petit-cousin à la mode de Bretagne... le second, M. Léon de Montlhéry, petit-cousin à la mode de Normandie, et M. Jules de Pressac, autre petit-cousin à la mode de Gascogne.

ÉDOUARD, *à Louise.*

Mademoiselle me fera-t-elle l'honneur de m'accorder la première contredanse ?

LÉON, *à Caroline.*

Permettez-moi, Mademoiselle, de solliciter la même faveur.

JULES, *à Emma.*

Ainsi que moi, Mademoiselle.

EMMA.

Merci, Monsieur, je suis condamnée au piano pour toute la soirée.

LA DUCHESSE.

Messieurs, un instant, permettez-moi de causer avec mes anciennes amies.

JULES, à Edouard et à Léon.

Dites donc, comme elles sont jolies... c'est donc d'uniforme, ça... ici...

LÉON.

On n'a que l'embarras du choix.

ÉDOUARD.

Oh ! le mien est fait.

LÉON.

L'amie de ta cousine ?

ÉDOUARD.

Juste...

JULES.

Oh ! elle a l'air trop raisonnable... Je préfère le nez retroussé de la petite qui doit jouer du piano. (*Ils se mêlent aux pensionnaires.*)

CAROLINE.

Dis-moi Lucy, est-ce bien agréable d'être duchesse ?

LA DUCHESSE.

Cela dépend de l'âge du duc.

EMMA.

Le tien est jeune ?

LA DUCHESSE.

Il l'a été... mais je vous en prie, mes bonnes amies, ne parlons pas politique.

LOUISE.

Enfin tu es heureuse, n'est-ce pas ?

LA DUCHESSE.

J'ai tout ce que j'ai désiré... un titre, un tabouret à la cour... une grande fortune et le droit de faire toutes mes volontés, que voulez-vous de mieux ?

CAROLINE.

Oh ! un jeune mari ne gêne rien.

LA DUCHESSE.

Oh ! toi, tu as toujours rêvé berger... en culotte blanche et bas de soie... le genre Florian.

EMMA.

Allons, placez-vous !

LA DUCHESSE.

Emma, je prends ta place, va danser, ma belle !

EMMA.

Toujours bonne, Lucy !

LA DUCHESSE.

Il y a si peu de temps que je vais à la cour, et toi, Louise, quand te maries-tu ?

LOUISE.

Moi... mais jamais peut-être.

EDOUARD.

Oh ! ne dites pas cela, Mademoiselle, je vous en prie.

LA DUCHESSE.

Et pourquoi donc, mon cousin ?

EDOUARD.

Parce que... cela porte malheur, ma cousine.

LA DUCHESSE.

Hypocrite... méfie-toi de lui, Louise, c'est le plus mauvais de sa compagnie. (*Contredanse dansée dans le fond par Louise avec Edouard, Caroline et Léon, Jules et Emma et les autres pensionnaires.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS, CARIN PÈRE, *enfermé dans un habit marron, pantalon noir très-court, bas blancs, souliers à rosettes, col de chemise très-haut.*

CARIN.

Voyons... où est-elle, faites-la-moi voir.

LE MARQUIS.

Celle qui danse avec le petit page.

CARIN.

Mais, il y en a trois pages, et toutes ces demoiselles sont vêtues de la même façon... ce qui me paraît assez singulier.

LE MARQUIS.

Voyez... celle qui porte un bouquet de pensées à sa ceinture.

CARIN.

Ah ! bien. Ce n'est pas que je tiennne à son physique... pourvu que vous obteniez du roi ce dont nous sommes convenus...

LE MARQUIS.

Sa majesté n'a rien à me refuser.

CARIN.

Eh bien, alors, c'est une affaire faite.

LOUISE, *apercevant le Marquis, quitte le quadrille et court se jeter dans ses bras.*

Ah ! mon père.

LE MARQUIS.

Mon enfant... tu t'amusais donc ?

LOUISE.

Oui, beaucoup, mon bon petit père.

LE MARQUIS.

Eh bien, continue ta contredanse, je causerai avec toi ensuite.

LOUISE.

Mais non, je veux rester avec vous... je danserai plus tard, je suis si contente de vous voir.

LE MARQUIS.

Chère enfant...

LOUISE.

Vous venez si rarement ici.

LE MARQUIS.

Bientôt nous serons réunis, mais va, mon enfant... rejoins tes compagnes.

Louise, qui pense que son père veut causer avec Carin, lui donne un baiser avec la main et retourne à la danse.

CARIN.

Elle est gentille, ça fera bien l'affaire de Guillaume.

LE MARQUIS.

A propos, où est-il donc, Monsieur votre fils ?

CARIN.

Parbleu, il court pour réunir vos créanciers, et il a de la besogne, je vous prie de le croire... je suis sûr que si on leur faisait faire la chaîne, on irait de Paris jusqu'à Saint-Cloud sans quitter leur compagnie.

LE MARQUIS.

Silence donc !

CARIN.

Ah ! c'est juste... il n'est pas nécessaire que tout le monde sache que vous êtes ruiné, que mon fils épouse votre fille et que je consens à payer toutes vos dettes à la condition que votre gendre héritera de votre titre de Pair.

LE MARQUIS.

Assez ! assez ! je vous en prie !

CARIN.

Ah ! dame, moi, je suis franc comme l'or. (*Voyant un valet qui traverse la scène portant un plateau sur lequel il y a des verres vides.*) Ah ! saperlotte... j'ai chaud, je boirais bien quelque chose... je crois que les rafraichissements sont par là ! Vous permettez ? (*Il sort, Louise entre.*)

LE MARQUIS, *soupirant.*

Allez ! allez ! ne vous gênez pas ! Voilà l'homme de qui je dépends aujourd'hui, je suis donc tombé bien bas !

LOUISE, *gaiement.*

Me voilà... j'ai vu ce monsieur s'éloigner, et je suis accourue... je suis si heureuse quand je suis avec vous.

LE MARQUIS.

Tu es bonne, ma Louise... en effet, j'ai à causer avec toi, mais, je ne veux pas te priver du plaisir de danser, et...

LOUISE.

Comptez-vous donc pour rien, celui de causer avec vous...

LE MARQUIS, *avec embarras et regardant autour de lui, l'embrasse au front.*

Et puis, le lieu est mal choisi pour cette confidence...

LOUISE, *gaiement.*

Une confidence, oh ! parlez, parlez vite... (*Voyant l'hésitation du marquis se prolonger.*) Mais, c'est donc une mauvaise nouvelle que vous avez à m'apprendre ?...

LE MARQUIS.

Allons, remets-toi... je sais que je puis compter sur ton amitié, sur ton dévouement...

LOUISE, rêveuse.

Oh! oui, mon père.

LE MARQUIS, après s'être encore assuré qu'ils sont seuls.

Louise, pas d'enfantillage, te voilà toute rêveuse... Eh bien, puisque tu le veux, je parlerai... voyons, curieuse, viens t'asseoir là, et causons. (*Il va s'asseoir sur le canapé à gauche.*)

LOUISE, courant à lui, et s'asseyant près du marquis.

Que vous êtes bon...

LE MARQUIS.

Tu sais, mon enfant, si je désire te voir heureuse, mais, dans ce siècle si positif, hélas! le bonheur, c'est la fortune, et je crois devoir te l'avouer, ma bonne Louise, l'éclat de ma maison, mes nombreux équipages, les brillantes fêtes que parfois je donne, ont fait que jusqu'alors tout Paris me croit riche.

LOUISE.

Eh bien, mon père? ..

LE MARQUIS.

Eh bien, ma fille! la vérité est que depuis longtemps, ton pauvre père est ruiné...

LOUISE.

Ruiné!... mais, la véritable fortune, c'est l'amour d'un bon père... et celle-là ne me faillira pas...

LE MARQUIS.

Sans doute, mon enfant, mais écoute-moi, oui, je suis ruiné, et cependant tout peut se réparer encore, un mariage brillant...

LOUISE.

Un mariage, dites-vous, mais si ce vilain mot de ruine est venu me frapper droit au cœur, si j'en ai paru affectée d'abord, c'est que je pensais à vous, à vous si bon et que j'aime tant... mais, j'ai du courage, mon père... et ce courage, je l'ai puisé dans ces paroles si touchantes de ma bonne mère et que si souvent vous m'avez répétées...

LE MARQUIS, à part.

Sa mère...

LOUISE, sans s'interrompre.

Pauvre mère... comme ses conseils, sa tendresse vont bien plus nous faire faute, oh! mais, je vous l'ai dit... j'ai du courage... vous ne manquerez de rien, mon bon père... oh! non, de rien... car, grâce à vos soins, cette éducation que j'ai reçue ici, je puis la mettre à profit... je travaillerai pour vous, toujours en pensant à ma mère, qui de là-haut, veillera sur moi, et nous bénira, je travaillerai, mon père... ce sera encore du bonheur...

LE MARQUIS, attendri.

Chère enfant... (*A part.*) La sacrifier ainsi, oh! c'est affreux, et cependant, il le faut.

LOUISE.

Dites-moi que vous acceptez ce projet... dites-moi que je puis encore être heureuse...

LE MARQUIS.

Merci, Louise, merci, mais ce projet, mon enfant, tout louable qu'il soit...

LOUISE.

Eh bien ? (*Voyant l'hésitation du marquis, avec supplique.*) Oh ! je vous en prie... ne me dites pas qu'il est impossible...

LE MARQUIS.

Impossible, non... mais mon rang, ton bonheur, tout m'impose en cette circonstance de mûres réflexions... voilà pourquoi, Louise, je voulais remettre à demain cet entretien... et te faire connaître en même temps celui que je te destine...

LOUISE.

Moi, me marier... jamais.

LE MARQUIS.

Louise, pourquoi parler ainsi ?...

LOUISE.

Mais, je n'aime que vous, moi... mon père... je serais si heureuse, de me consacrer tout entière à vous... vous vous taisez, vous ne répondez pas... (*Avec un grand sentiment de tendresse.*) Ne voyez-vous pas que votre Louise attend ? (*Elle tombe à genoux.*)

LE MARQUIS, *la relevant.*

Eh bien ! plus tard... demain, nous recauserons de ces projets. (*Il l'embrasse.*) Rejoins tes amies, mon enfant, chasse tes funestes pensées.. et songe que tu n'as pas le droit d'attrister tes compagnes, va... va, ma Louise.. (*En sortant.*) Oh ! M. Carin, si je n'acquies pas la certitude que votre fils rendra cette enfant heureuse, que tout soit fini entre nous. (*Il sort à gauche.*)

LOUISE, *assise et rêveuse.*

Rejoins tes compagnes, a-t-il dit... Oh ! c'est fini maintenant !...

EDOUARD, *apportant à Louise un bouquet.*

Mademoiselle, permettez-moi de vous rendre votre bouquet que vous avez laissé tomber...

LOUISE.

Je vous remercie, Monsieur.

EDOUARD.

Ah ! mon Dieu ! Mademoiselle, on dirait que vous souffrez !...

LOUISE.

Moi, Monsieur, mais non... vous vous trompez, je vous assure... la chaleur seulement...

EDOUARD.

Il faut prendre quelque chose... un verre d'eau sucrée... Je cours vous en chercher un... (*Il sort par le fond.*)

LOUISE.

Bon jeune homme... (*Elle retombe dans sa rêverie.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CARIN, puis le MARQUIS.

(Ils entrent par la porte de côté, à gauche, les pensionnaires sont occupées à causer et à se promener, les deux pages les accompagnent.)

LE MARQUIS, à Carin.

La voilà ! songez à ce que je vous ai dit... à cette condition seule vous avez ma parole...

CARIN.

Quelle mouche vous pique, et pourquoi voulez-vous qu'elle soit malheureuse ?.. mon fils est ambitieux, c'est vrai... il veut votre titre de Pair, c'est encore vrai.. mais, à part ce défaut-là, je ne lui en connais pas d'autres.

LE MARQUIS.

Puissiez-vous dire vrai ! (Il passe dans la pièce du fond.)

CARIN.

Ceci ressemble fièrement à une insulte. Ah ! la voici. (Il va derrière le canapé de Louise.) Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire.

LOUISE, surprise.

Je n'ai rien à désirer, Monsieur, et je ne désire rien,

CARIN, s'asseyant près d'elle.

Hum ! Hum ! toute fille qui n'a pas un mari désire quel que chose.

LOUISE.

Et qui vous a dit, Monsieur, que je désirasse me marier ?

CARIN.

Je n'ai pas besoin qu'on me dise ça !... ça se voit tout seul.

LOUISE.

Monsieur !...

CARIN.

Je suis plus adroit que vous ne pensez, car je vous ai trouvé ce que vous désirez, un mari !

LOUISE.

Un mari !

CARIN.

Haï ! haï ! haï ! comme le mot vous fait ouvrir l'oreille !

LOUISE.

Monsieur, permettez-moi de ne pas continuer un entretien que mon père ne trouverait pas convenable.

CARIN.

Pardon, mille pardons... mais c'est au contraire parce que je suis autorisé par M. votre père, que je me permets de vous parler comme je le fais.

SCÈNE V.

LES MÊMES, EDOUARD, portant un plateau sur lequel se trouve un verre d'eau sucrée.

EDOUARD.

Ce n'est pas de ma faute si je vous ai fait attendre...

CARIN, prenant le verre, le buvant à moitié et le posant sur le guéridon à gauche.

Merci, mon ami.

EDOUARD, furieux.

Monsieur ! (Louise le calme, il sort à droite.)

CARIN.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce petit jeune homme ?... je vous dirai donc, Mademoiselle....

LOUISE, courant au marquis qui entre.

Mon père !

LE MARQUIS.

Eh bien ! qu'as-tu, mon enfant, comme te voilà émue !...

CARIN.

Tenez, prévenez Mademoiselle, et faites-lui entendre raison, car je ne prétends pas donner mon argent pour qu'on me asse une mine de pendu.

LE MARQUIS,

Ecoute-moi bien, Louise... monsieur Carin que voici, est un de mes bons amis.

CARIN,

Très-bien !

LE MARQUIS.

Il t'entretenait sans doute d'un projet que nous avons formé ensemble, et auquel est attaché ton bonheur et le mien... il n'y a donc rien là qui puisse t'inquiéter.

CARIN, à Louise.

Vous entendez ?...

LOUISE.

Mais mon père..

LE MARQUIS.

Ma bonne Louise, je t'en prie, écoute monsieur Carin, ne m'as-tu pas dit que je pouvais compter sur ton dévouement ? (Il l'embrasse.)

LOUISE.

Sans doute, mon père.

LE MARQUIS.

Merci, mon enfant. (Il s'éloigne et va causer bas avec la maîtresse du Pensionnat.)

CARIN.

Vous voyez donc bien que j'étais autorisé par Monsieur votre père... Oh ! je ne suis pas si inconvenant que j'en ai l'air, et puisque le mot de mari a été prononcé, il est inutile que je batte l'eau plus longtemps... il s'agit... de M. mon fils.

Votre fils ?

LOUISE.

CARIN.

Vous ne le connaissez pas ?... (*A part.*) Le fait est que le drôle se fait furieusement attendre... (*Haut.*) Oh ! n'ayez pas peur... il se met bien... M. mon fils... bien mieux que moi... c'est un faraud qui se brosse les ongles avec du savon de Windsor, qui se met de l'huile antique dans les cheveux... c'est un homme comme il faut, qui parle du bout des lèvres, et qui a un lorgnon et des bottes vernies... Il est baron, je lui ai acheté un titre de baron, je lui achèterai un titre de marquis, si vous tenez à être marquise, et...

LA DUCHESSE, *qui écoutait.*

Et si son ramage ressemble à son plumage...

CARIN.

C'est ce dont madame la Duchesse peut juger, car voici mon fils..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CARIN FILS, *très-élégant et de bon ton.*

LA DUCHESSE.

Eh! mais! pas trop mal, beaucoup mieux que je n'aurais cru d'abord... Ah ça, il s'agit donc de mariage?

CARIN.

Un peu !

LA DUCHESSE.

Louise, reçois mon compliment.

LOUISE, *lui serrant la main.*

Hélas !

LA DUCHESSE.

Hélas! Moi j'ai dit merci, quand on m'a présenté M. le duc.

CARIN *fil.*

Mademoiselle de Vaulcroix veut-elle bien me permettre de me présenter moi-même ?

LOUISE.

Mon père est dans le jardin, Monsieur, et je vais...

CARIN *fil.*

Non, Mademoiselle, c'est à vous que je désire parler, car à la manière dont M. le marquis et mon père mènent les choses, il est à craindre qu'ils oublient longtemps encore, qu'il était avant tout nécessaire de nous présenter l'un à l'autre ; faisons donc comme s'ils ne l'avaient pas oublié, puisqu'enfin il faudra que cela arrive tôt ou tard... et permettez-moi d'avoir avec vous un entretien que je désirais depuis longtemps.

CARIN *père, à la duchesse.*

J'espère que le gaillard a la langue bien pendue !

LA DUCHESSE.

Oui, comme un député qui improvise un discours écrit... mais je m'aperçois que je suis de trop ici.

LOUISE.

Lucy, ne m'abandonne pas.

CARIN *fi*ls.

Vous êtes l'amie de mademoiselle de Vaulcroix, veuillez donc rester, je vous en supplie...

LA DUCHESSE.

Oh ! si cela vous arrange l'un et l'autre, je reste... Allons, Monsieur, continuez votre déclaration, je vous y autorise.

CARIN *fi*ls.

J'userai donc de la permission en allant droit au but. On veut nous marier, Mademoiselle, mais cette volonté a besoin de deux sanctions, la vôtre d'abord... la refuserez-vous, Mademoiselle ?...

LOUISE.

Monsieur, j'obéirai à mon père.

LA DUCHESSE.

Jusqu'à présent, ça marche très-bien.... il n'y a rien à dire.

CARIN *père*.

Je ne vous croyais que belle, et je vois que vous êtes bonne aussi... ça ne peut pas nuire... Continue, Guillaume.

LA DUCHESSE.

Ah ! Monsieur s'appelle ?...

CARIN *père*.

Guillaume !

LA DUCHESSE.

C'est un joli nom... nous avons eu déjà Guillaume-le-Conquérant, et M. votre fils s'apprête à marcher sur ses traces, à ce que je vois. (*Carin père passe à la gauche de son fils.*)

LOUISE.

Lucy !

LA DUCHESSE :

Ah ! oui, je te comprends !... j'interromps Monsieur... Vous en étiez... qu'il vous fallait deux sanctions pour obtenir la main de Mademoiselle... nous connaissons la première... passons à la seconde.

CARIN *fi*ls.

Il s'agit de celle du roi... pensez-vous qu'elle puisse s'obtenir ?

LOUISE.

Vous avez vu mon père, Monsieur, et autant que j'ai pu en juger, le roi a permis...

CARIN *fi*ls.

Pardon, Mademoiselle, le roi peut permettre ce que vous pouvez vouloir défendre.

LOUISE.

Eh bien, Monsieur !...

CARIN *fi*ls.

Le roi peut dire oui, où vous direz non ; que direz-vous ?

LOUISE.

J'obéirai à mon père.

CARIN *fils, à son père.*

Elle est plus que bonne...

CARIN *père.*

Compris... mais sois tranquille, je n'ai pas l'intention d'acheter chat en poche... le roi signera, ou morbleu, moi, je ne signe pas.

LA DUCHESSE, *qui a saisi le dernier mot.*

Il paraît que vous avez l'intention de traiter de puissance à puissance.

CARIN *père, frappant sur son gousset.*

Et pourquoi pas ?... quand on a le... et je l'ai...

LE MARQUIS, *entrant et voulant couper la conversation.*

Louise, faites vos adieux à vos compagnes, vous quittez pour toujours le pensionnat...

LOUISE.

Ah ! mon père, je vous en prie, quelques jours encore...

LE MARQUIS.

C'est impossible... demain vous serez présentée au roi.

CARIN *père.*

Et quelques jours après...

LE MARQUIS.

Silence !...

CARIN *père.*

C'est juste, ce n'est pas encore fini.

LOUISE, *à madame Darcy.*

Ah ! Madame, pourquoi faut-il que je vous quitte... j'étais si heureuse !...

MADAME DARCY.

Nous nous reverrons, Louise, et ce sera toujours un bonheur pour moi.

LOUISE, *donnant une chaîne à Caroline.*

Caroline, ne m'oublie pas !.

CAROLINE.

Mais, folle que tu es... moi aussi je quitte le pensionnat, et je ne pleure pas... (*Voyant madame Darcy.*) Oh !

EMMA.

Nous irons te voir, et tu nous rendras nos visites.

LOUISE.

Oh ! oui, oui !... Victorine, je te donne mes tourterelles... à toi, mes livres, ma bonne Camille... Emma, aime-moi toujours bien...

(*Elle lui donne une bague. Le nœud de ruban de Louise tombe, Edouard le ramasse vivement sans être vu.*)

ÉDOUARD.

A moi ce ruban !...

LA DUCHESSE, *à part.*

Tiens, mon petit cousin qui se dégourdit !...

LOUISE, *embrassant ses compagnes.*

Adieu, adieu, mes bonnes amies, adieu !...

CAROLINE.

Pense à nous !

EMMA.

Souvent !

LOUISE.

Oui, oui, je vous le promets, car le bonheur pour moi était ici !...

LA DUCHESSE, *bas à Louise.*

Cache donc tes larmes, tu fais rire ton futur.

LE MARQUIS.

Allons, Louise, allons..

CARIN père.

Qu'en dis-tu ?...

CARIN fils.

C'est une pleureuse.

CARIN père.

Que je paie un million.

FIN DU 1^{er} ACTE.

ACTE II.

Le cabinet du Marquis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, CARIN PÈRE, CARIN FILS.

(*Carin père, est assis devant le bureau du marquis, son fils regarde par-dessus son épaule... Le marquis est assis en face Carin père ; il est en costume de pair de France.*)

CARIN père.

Dix-huit et six font vingt-quatre, vingt-quatre et six font trente, et vingt font cinquante, je pose zéro, j'avance cinq. Vous devez donc aujourd'hui, premier juillet 1830, 500,250 fr. 75 c. frais et intérêts compris.

CARIN fils.

Vous pouvez bien dire que vous nous vendez votre fille au poids de l'or.

LE MARQUIS.

Monsieur !

CARIN fils.

Eh bien, quoi ? nous sommes entre nous, à quoi bon se gêner.

CARIN père.

Attends, Guillaume, je m'en vas lui faire rentrer son orgueil. (*Il prend son portefeuille, en tire un bon sur la banque qu'il lui met sous les yeux.*) Bon sur la banque de France, un million,

signé Carin. Est-ce que vous croyez que cette signature ne vaut pas celle de Charles X? Tâchez donc de nous la rapporter et promptement, si vous voulez que je vous fasse cadeau de la mienne.

CARIN *fil.*

Eh! mon Dieu, M. le marquis veut avoir l'air de se faire tirer l'oreille, et voilà tout.

LE MARQUIS, *se levant.*

Finissons, Messieurs... ainsi que je vous l'ai promis, je vais voir le roi ce matin.

CARIN *père.*

Le fait est que je pensais bien que ce n'était pas pour nous que vous aviez mis votre bel habit brodé... et dire, Guillaume, que tu auras bientôt le droit d'en porter un semblable.

CARIN *fil.*

Ah! après M. le marquis. (*Le marquis, hors de lui, sonne.*)

CARIN *père.*

Hein? qu'est-ce qu'il y a? (*Un domestique paraît.*)

LE MARQUIS, *se remettant.*

Informez-vous si Mlle de Vaulcroix est bientôt prête, je l'attends ici. (*Le domestique sort à droite.*)

CARIN *père.*

C'est une bonne idée que vous avez eue de l'emmener avec vous... je me suis laissé dire qu'avec une jeune et jolie femme, on obtenait tout ce qu'on voulait à la cour.

LE MARQUIS.

Silence, Monsieur, voici ma fille.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE, *mise d'une élégante simplicité.*

CARIN *père.*

Ah! bravo! ah! bravo!

CARIN *fil.*

Mlle de Vaulcroix veut-elle me permettre de lui présenter mes respectueux hommages. (*Louise salue.*)

CARIN *père.*

Seulement, nous sommes un peu pâlotte, nous aurions dû mettre du fard! c'est reçu le fard à la cour, n'est-ce pas, Marquis?.. répondez donc.

LE MARQUIS.

Oui, autrefois... Allons, l'heure est venue, partons, Louise.

LOUISE.

Quand vous voudrez, mon père.

CARIN *père.*

Est-ce que vous ne lui faites pas la petite leçon avant de vous mettre en route?

LE MARQUIS.

Je sais, Monsieur, ce qui me reste à faire.

CARIN *père.*

Parbleu, et moi aussi. (*Il ouvre le portefeuille et affecte de regarder le bon sur la banque.*)

LE MARQUIS.

Partons, ma fille, partons.

CARIN fils.

Souffrez, Mademoiselle, que je vous conduise jusqu'à votre voiture.

CARIN père.

Marquis, nous allons vous attendre ici parce qu'il faut, de toutes façons, que notre affaire soit terminée aujourd'hui, vous comprenez?

LE MARQUIS.

Il suffit! attendez-moi donc.

CARIN père.

Et maintenant, bonne chance.

(Le Marquis et Louise sortent accompagnés de Carin fils qui revient quelques instants après.)

SCÈNE III.

CARIN PÈRE, puis CARIN FILS.

CARIN père.

Le caprice de Guillaume me coûte cher, mais j'ai le plaisir d'humilier tous les jours un marquis, et je ne regrette pas mon argent. *(Il s'assied.)* Me voilà donc au comble de mes vœux... quand je dis de mes vœux... j'entends ceux de Guillaume... mon fils, pair de France... en perspective, et moi, millionnaire. Comme j'ai bien pris ma revanche; oui, mais à quel prix, mon Dieu, ma femme, ma pauvre Thérèse, morte de chagrin après cette fatale nuit... oh! c'est affreux... et elle, ma fille, pauvre enfant que sera-t-elle devenue?... elle est morte aussi sans doute. Oh! ces souvenirs, ces souvenirs je veux les chasser... j'ai besoin de mouvement, de distraction, de folies... et Dieu sait si Guillaume me laisse manquer l'occasion d'en faire... Guillaume, mon fils, l'homme au cœur sec, ambitieux, calculateur, capable de tout pour atteindre son but, souvent il me fait peur... je me prends à douter, mais Guillaume c'est le premier instrument de ma vengeance... Oh! l'argent! l'argent!

CARIN fils, pénétrant.

Je n'ai jamais vu de petite fille plus maussade que celle-là?

CARIN père.

Dis donc, si tu n'en veux pas, il ne faut pas te gêner.

CARIN fils.

Vous savez bien que ce n'est pas la femme que j'épouse; ce qui ne nous empêchera pas de faire bon ménage... chacun de notre côté... genre Louis XV.

CARIN père.

A propos de genre Louis XV, j'ai entendu dire que tu allais bien souvent chez Jacob le tapissier.

CARIN fils.

Oui, il avait quelques meubles de boule dont je me suis passé la fantaisie.

CARIN père.

De boule, de boule ! on prétend qu'en fait de boule, il a aussi une très-jolie fille.

CARIN fils.

Je vois que vous êtes au courant... je ne m'en occupe plus ; mais silence voici quelqu'un.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE LEMÉE, qui est entrée sur les dernières phrases.

LA DUCHESSE.

Pardon, Messieurs... je venais pour voir Louise, je n'ai trouvé personne à l'antichambre pour m'annoncer, et je suis entrée ici comme une étourdie que je suis.

CARIN fils.

Mademoiselle de Vaulcroix est allée au château avec son père.

LA DUCHESSE.

Ah ! oui, effectivement, c'est aujourd'hui que le Marquis devait présenter Louise à la famille Royale... le roi sans doute sera prié de signer à votre contrat ?

CARIN fils.

Je l'espère.

CARIN père.

Nous l'espérons.

LA DUCHESSE

Ah ! cependant, S. M. n'aime pas beaucoup les mésalliances.

CARIN père.

Dites donc, mais mon fils est Baron.

LA DUCHESSE.

Oui, Baron, mais de petite fabrique.

CARIN fils.

J'ai servi dans les gardes du corps.

LA DUCHESSE.

Oh ! voilà qui pourra vous blanchir un peu. Ce que je vous en dis, ce n'est pas que je tienne à ces petites choses-là ; je suis très-philosophe, moi.

CARIN père, à part.

Je me figure qu'elle se moque de nous.

LA DUCHESSE.

Vous dites?... pardon, je n'ai pas entendu.

CARIN fils.

Mon père trouve que vous raillez à ravir.

LA DUCHESSE.

C'est sans m'en apercevoir, je vous jure... je suis si folle que la plupart du temps je n'écoute pas ce que je dis... je serais trop heureuse si tout le monde voulait m'imiter.

CARIN fils.

Je ne suis pas de votre avis, nous ne pourrions qu'y perdre.

LA DUCHESSE.

Vous ne dites pas ce que vous pensez.

CARIN *fi*ls.

Parole d'honneur.

LA DUCHESSE.

Vous voyez bien que vous mentez.

CARIN *p*ère.

Hein ?

CARIN *fi*ls, à son *p*ère.

Cette femme-là vous dit des impertinences avec tant de grâce qu'on est encore tenté de lui dire merci ! (*On entend le bruit d'une voiture.*)

LA DUCHESSE.

On dirait une voiture qui rentre.

CARIN *fi*ls, remontant au fond.

Ce doit être celle du marquis.

CARIN *p*ère.

Ah ! enfin !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LOUISE.

LOUISE, à Lucy courant à elle.

Lucy, mon père est perdu.

LA DUCHESSE.

Que s'est-il donc passé ?

LOUISE.

Viens, je te conterai tout chez moi.

(*Louise et la duchesse sortent à droite.*)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, CARIN PÈRE, CARIN FILS. *Le marquis a jeté son chapeau avec colère sur un fauteuil, puis est allé s'asseoir devant son bureau, sa tête dans ses deux mains.*

CARIN *fi*ls.

Eh bien ?

CARIN *p*ère.

Vous avez l'air tout déconfit.

CARIN *fi*ls.

Expliquez-vous enfin.

LE MARQUIS.

Le roi a refusé de nous recevoir.

CARIN *fi*ls.

Il était peut-être en conseil avec les ministres.

CARIN *p*ère.

Ou sur le point de partir pour la chasse.

LE MARQUIS.

Madame aussi nous avait consignés.

CARIN *p*ère.

Diable ! mais tout cela ne fait pas notre compte.

LE MARQUIS.

Il faut qu'on m'ait desservi auprès du monarque : j'ai tant d'ennemis.

CARIN *fils.*

Il faut tenter une nouvelle épreuve... retourner au château.

LE MARQUIS.

Jamais!.. après une insulte pareille.

CARIN *père.*

S'il faut de l'argent, je me saignerai encore... tout ne s'achète-t-il pas aujourd'hui... Offrez de l'or, beaucoup d'or.

LE MARQUIS.

Eh ! Monsieur, le roi n'a que faire de votre or.

CARIN *père.*

Tous ses confrères ne sont pas si dégoûtés; consultez les maisons de banque ; au surplus, ce sont vos affaires autant que les nôtres, je veux que Guillaume ait la pairie, c'est sa *turlutaine* et il l'aura.

CARIN *fils.*

Nous vous donnons jusqu'à demain, M. le marquis, c'est le jour pris avec vos créanciers pour les satisfaire, vous ne l'avez pas oublié? en conséquence nous vous laissons à vos réflexions.

CARIN *père.*

Tâchez d'en faire de bonnes...

CARIN *fils, lorgnant le salon.*

Si l'on vend son hôtel, je l'achète.

CARIN *père.*

Pour en faire cadeau à la fille du tapissier, mauvais sujet.

CARIN *fils.*

Je compte encore trop bien pour cela, cher père. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

Le roi m'a refusé... il me refuse ce qu'il a accordé à dix autres, au comte de Verneuil, au duc d'Elmar, à Chavannes, à Marigny; pourtant ceux-là n'avaient pas perdu leur fortune dans l'émigration : ils l'avaient gagnée à servir la République et l'Empire; maintenant, que faire? que devenir? Ces Carin sont sans pitié... il n'y faut plus penser... à moins de tenter une nouvelle démarche... à quoi bon?.. l'humiliation n'est-elle pas assez forte, ne vaudrait-il pas mieux m'affranchir une bonne fois de l'esclavage où je me suis plongé par mes folles prodigalités, ne vaudrait-il pas mieux en finir avec la vie !

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Une personne est là qui demande à vous parler.

LE MARQUIS.

Le nom de cette personne ?

LE DOMESTIQUE.

Elle a refusé de me le dire.

LE MARQUIS.

En ce cas, je n'y suis pas.

LE DOMESTIQUE.

C'est un de vos amis, voilà tout ce qu'on m'a recommandé de vous apprendre.

LE MARQUIS.

Un ami à moi ? je n'en ai plus, je n'en ai jamais eu... je ne veux recevoir personne... allez !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, L'AMI.

L'ami du marquis paraît dans le fond, cravate blanche, l'habit boutonné jusqu'en haut, sans décoration, ses cheveux et ses favoris sont gris ; il tient un fouet de chasse à la main.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il est trop tard.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? (*L'ami fait un signe imperceptible avec le doigt pour lui imposer silence.*)

LE MARQUIS, *au domestique.*

Sortez, sortez.

L'AMI.

M. le marquis, le roi sachant l'amitié qui nous lie, m'a chargé de venir vous voir en son nom. Asseyez-vous, entre amis il n'y a plus d'étiquette.

LE MARQUIS.

Vous me comblez, en vérité.

L'AMI, *s'asseyant à gauche.*

Je viens pour causer de vos affaires, qui sont assez embrouillées, à ce que m'a dit le roi ; c'est à cela même que vous devez attribuer le tort que vous vous êtes fait dans son esprit. Le roi, plus d'une fois, vous le savez, s'est empressé de payer vos dettes, mais vous n'êtes pas son seul ami, et il se doit à tous.

LE MARQUIS.

Aussi, n'était-ce pas un bon sur le trésor que je venais solliciter ce matin.

L'AMI.

Je sais, mais c'était pire, Monsieur, car il s'agissait d'un acte qui pouvait compromettre la dignité royale.

LE MARQUIS.

Je pourrais citer plus d'un exemple...

L'AMI.

Un tort n'en excuse pas un autre.

LE MARQUIS.

Je croyais pouvoir réclamer le prix de mes services.

L'AMI.

Si le roi les avait oubliés, me verriez-vous ici, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Oh ! pardon, pardon, c'est que le roi ignore que je suis perdu, sans ressource.

L'AMI.

C'est parce qu'il veut vous sauver qu'il m'envoie, sans que la cour en sache rien ; il est à la chasse, et j'ai profité de ce moment pour venir vous trouver ; mais croyez-moi, il ne faut pas ébruiter cette visite... on gronderait le roi.

LE MARQUIS.

Que de bontés.

L'AMI.

Cet homme, ce Carin, quel est-il ?

LE MARQUIS.

Le mémoire que j'avais préparé pour S. M. vous en instruira.

L'AMI.

Donnez-le-moi !

LE MARQUIS court à son bureau et, dans sa précipitation, remet, au lieu du mémoire, des dossiers de procédure.

L'AMI.

Qu'est-ce que c'est que cela ? des papiers de procédure ?

LE MARQUIS, s'apercevant de l'erreur et voulant les reprendre.

Pardon, je me suis trompé, ce n'est pas cela.

L'AMI.

Laissez, laissez, Monsieur. (*Bas.*) En effet, voilà qui m'instruira mieux que tous les mémoires du monde. (*Haut.*) C'est effrayant un pareil désordre... une pareille somme...

LE MARQUIS.

Pitié, Monsieur, pitié pour moi, pour ma Louise !

L'AMI.

Si le roi le fait, Monsieur, ce sera pour elle, pour que la fille de son ami ne meure pas dans la misère, ce sera pour la dignité du nom que vous portez... Faites venir Mlle de Vaulcroix.

LE MARQUIS sonne, le domestique paraît.

Priez ma fille de venir me parler. (*Le domestique sort.*)

L'AMI.

Vous êtes sûr du consentement de votre enfant ?

LE MARQUIS.

Mais, je le pense.

L'AMI.

Je vous demande si vous en êtes sûr ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

L'AMI.

C'est ce dont vous me permettrez de m'assurer, à mon tour, car j'aperçois Mlle de Vaulcroix, n'est-ce pas ? (*Il se lève et va au-devant de Louise.*)

LE MARQUIS.

C'est elle-même.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Vous m'avez fait appeler, mon père?

L'AMI, *se levant et saluant.*

C'est moi, Mademoiselle.

LOUISE.

Vous, Monsieur, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

L'AMI.

Je suis un vieil ami de votre père. (*Le marquis fait un signe affirmatif de la tête.*) Répondez-moi, mon enfant, on veut vous marier?

LOUISE.

Mais, Monsieur... je ne sais si je dois.

L'AMI.

Répondez, et ne craignez rien... on veut vous marier?

LOUISE, *hésitant.*

Oui, Monsieur.

L'AMI.

Et vous êtes heureuse de ce mariage?

LOUISE, *regardant le marquis qui fait un mouvement que l'ami remarque.*

Je suis heureuse du bonheur de mon père, et...

L'AMI.

C'est du vôtre qu'il s'agit, Mademoiselle, (*au marquis*) laissez-la parler, Monsieur... (*A Louise.*) C'est avec joie que vous acceptez ce mariage?

LOUISE.

Mais, Monsieur...

L'AMI.

De grâce, répondez.

LOUISE, *voyant que son père souffre et d'un ton exalté.*

Eh bien, oui, Monsieur, c'est avec joie que j'accepte ce mariage.

L'AMI.

Qui doit faire votre bonheur!

LOUISE, *à part.*Oh! ma mère, ma mère... (*Haut, à l'ami.*) Qui doit faire mon bonheur.

L'AMI.

C'est bien, Mademoiselle, personne n'a le droit de s'opposer à un semblable dévouement... c'est bien... c'est très-bien... (*Tirant un papier de sa poche.*) Prenez, Monsieur, c'est l'ordonnance concernant votre gendre, marquis de **Vaulcroix**; êtes-vous content du roi?

LE MARQUIS.

Oh ! que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur !

L'AMI, *lui montrant Louise.*

A compter de ce jour, je réponds avec vous devant Dieu du bonheur de cet enfant... ne l'oubliez pas.

FIN DU 2^e ACTE.

ACTE III.

Le théâtre est coupé aux deux tiers, lesquels représentent le salon chez le Marquis, le dernier tiers un petit boudoir, une porte, dans le salon, une grande table couverte d'un tapis; chaises et fauteuils, dans le boudoir : une causeuse, fauteuils et un guéridon au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans le boudoir, LOUISE ET EDOUARD, *en page, lui remettant une lettre.*

EDOUARD.

Oui, Mademoiselle, cette lettre est de la part de Mme la dauphine, qui veut vous prendre sous sa protection; elle sait que le roi s'est rendu aux instances de M. votre père; elle tient à vous sauver du malheur qui vous menace... c'est pour cela que je n'ai pas voulu laisser à un autre, le soin de s'acquitter de ce message...

LOUISE.

Hélas ! Monsieur, je crains bien qu'il ne soit trop tard maintenant, car j'ai promis... mais, n'importe, je ne vous remercie pas moins de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner...

EDOUARD.

Lisez toujours, Mademoiselle, la lettre de S. A. R. et laissez-moi espérer que... votre décision n'est pas irrévocable...

(Louise lit tout bas la lettre de la Dauphine tandis qu'Edouard cherche à lire sur ses traits l'impression qu'elle peut produire sur elle.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, CARIN PÈRE, CARIN FILS.
(Ils entrent tous trois dans le salon.)

CARIN père.

Nous la tenons donc enfin cette fameuse ordonnance...

CARIN fils.

Signée... elle est signée...

LE MARQUIS.

La voilà, regardez plutôt...

CARIN père.

Ma foi, il était temps, nous avions, ce matin, rendez-vous pour traiter avec les Fontalban.

CARIN fils.

Ce n'est qu'avec le plus grand regret, croyez-le bien, que nous aurions renoncé à votre alliance...

CARIN père, au marquis.

Voyons, asseyez-vous là que je m'occupe de vos affaires... (*Ils s'asseyent près de la table.*)

LOUISE, dans le boudoir, après avoir lu la lettre.

Madame a la bonté de m'offrir une retraite chez les dames du Temple.

EDOUARD.

Acceptez-là, Mademoiselle, oh ! je vous en prie ! vous ne serez point obligée d'y contracter des vœux éternels ; plus tard vous vous trouverez libre, et peut-être qu'alors...

LOUISE.

Je vous l'ai dit, Monsieur, je ne m'appartiens plus...

EDOUARD.

Mais, c'est le malheur de votre vie toute entière que vous prononcez...

LOUISE.

Respecter son père, lui obéir en toutes choses, voilà ce que Dieu recommande aux enfants. Je saurai, quoi qu'il puisse m'advenir, me soumettre à sa sainte volonté. Reportez ma réponse à son altesse, après m'avoir plainte madame la Dauphine ne pourra que m'approuver...

EDOUARD.

Veillez, Mademoiselle, agréer l'hommage de *mon respect*... c'est un adieu éternel peut-être.

LOUISE.

Eternel, et pourquoi donc ?...

EDOUARD.

Je sors des pages pour entrer dans la garde, et je tiens à me distinguer... (*Il fait un profond salut, et sort.*)

LOUISE, le regardant sortir.

Pauvre jeune homme !... encore une âme qui souffre... (*Elle s'assied et semble réfléchir en regardant la lettre de la Dauphine.*)

CARIN père.

Tenez, Monsieur le marquis, voilà votre bilan bien établi... vos créanciers sont convoqués pour ce matin... prenez ce bon sur la banque, ce n'est qu'un à-compte, le reste après le mariage... hâtez-vous toujours d'en recevoir le montant...

LE MARQUIS.

Je vais y envoyer un de mes gens...

CARIN père.

Eh ! Eh ! 200,000 francs valent bien la peine qu'on se dérange soi-même...

LE MARQUIS.

Vous ne croyez donc pas à la probité ?...

CARIN fils.

Et vous, Monsieur le marquis ?...

LE MARQUIS.

Mais... je vais prendre mon cabriolet...

CARIN père.

Vous savez comment parler à vos créanciers... vous leur offrirez 25 0/0 pour leur en donner 40... ils seront trop heureux de les recevoir... Toi, Guillaume, tu t'occuperas de faire publier les bans, tu as acheté la corbeille, je pense que tu as fait les choses grandement, sans lésiner...

CARIN fils.

Vous pouvez vous en rapporter à moi...

LE MARQUIS.

Vous retrouverai-je ici ?...

CARIN père.

Non... n'ai-je pas à courir pour vous ? nous nous reverrons ce soir pour signer le contrat, et dans huit jours la noce; oh ! j'aime à expédier promptement les affaires...

LE MARQUIS.

A ce soir donc...

(Il sort à droite.)

SCÈNE III.

CARIN PÈRE, CARIN FILS, dans le salon, LOUISE, dans le boudoir, UN DOMESTIQUE.

CARIN fils, regardant sortir le marquis.

Cet homme ne connaît que l'or...

CARIN père.

Il était né pour faire un lingot...

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle, on vous demande au petit salon...

LOUISE.

Savez-vous qui, Joseph ?

LE DOMESTIQUE.

Deux amies de pension...

LOUISE.

Deux amies... je les recevrai ici...

LE DOMESTIQUE.

Il suffit, Mademoiselle... (Il sort à gauche.)

CARIN père.

Ce Jacob se fait bien attendre, j'avais pourtant quelques instructions à lui donner... le drôle, depuis quelque temps, se donne des airs avec moi !

SCÈNE IV.

Dans le salon, CARIN PÈRE et CARIN FILS, puis JACOB ; dans le boudoir, LOUISE, EMMA et CAROLINE.

LOUISE, courant à elles.

Caroline... Emma...

EMMA et CAROLINE, l'embrassant.

Chère Louise !

CAROLINE.

Toujours la même, aussi bonne...

EMMA.

Et pas plus fière...

LOUISE.

Je n'ai pas de raisons pour l'être...

CAROLINE.

Tu es la fille d'un pair de France.

LOUISE.

Malheureusement... N'enviez pas mon sort...

CARIN père.

Ma foi, tu as raison, puisque maître Jacob ne vient pas, sortons...

(*Au moment où ils vont pour sortir, Jacob entre.*)

JACOB.

Est-ce que je serais en retard ?

CARIN père.

Je crois que tu te moques de nous...

JACOB.

Oh ! Monsieur, pour qui me prenez-vous ? mais, vous savez... les affaires...

CARIN père.

C'est bon... écoute-moi... nous n'avons pas de temps à perdre.. (*Il se promène avec lui en causant à voix basse.*)

CARIN fils.

Moi, je vous laisse...

CARIN père.

Non, attends-moi, nous descendons ensemble...

CAROLINE.

Tu ne sais pas, Louise, nous nous marions le même jour, Emma et moi.

LOUISE.

Ah ! tant mieux, si vous devez être heureuses...

EMMA.

J'épouse un député...

CAROLINE.

Moi, une moitié d'agent de change...

EMMA.

Et toi, est-ce que tu resterais demoiselle ?

LOUISE.

Je l'aurais préféré, mais mon père m'a fait un choix...

CAROLINE.

Un choix...

EMMA.

Et que fait l'heureux mortel qui ... c'est peut-être un prince ?...

LOUISE.

Folle que tu es...

JACOB, dans le salon.

C'est convenu, mais, allez-vous-en vite, pour qu'on ne nous croie pas de connivence...

SCÈNE V.

JACOB, *dans le salon*, LOUISE, CAROLINE, EMMA, *dans le boudoir.*

CAROLINE.

Le roi signera sans doute à ton contrat de mariage... tandis que nous...

EMMA.

Ma chère... le ministre de l'Intérieur a promis de signer au nôtre...

CAROLINE.

Parce que ton futur vote toujours avec lui sans dire mot...

EMMA.

C'est ce qui vous trompe... je l'ai entendu parler hier...

CAROLINE.

Qu'est-ce qu'il a dit?...

EMMA.

La clôture!... la clôture!...

SCÈNE VI.

Dans le salon arrivent : BRIC-BRAC, le carrossier, BAPTISTE, le bijoutier, ROBINSON, tailleur, JACOB, et autres créanciers ; LOUISE, EMMA, CAROLINE, dans le boudoir.

LE DOMESTIQUE, *arrive dans le boudoir avec une boîte en palissandre.*

Voilà ce qu'on vient d'apporter pour Mademoiselle, de la part de M. le baron de Carin...

CAROLINE, EMMA.

Ah! voyons vite, ce sont sans doute tes présents de nocces...

CAROLINE, *tirant de la boîte.*

Ah! les beaux cachemires!...

EMMA.

Et les beaux diamants!...

CAROLINE.

Je voudrais bien savoir si mon futur fera aussi bien les choses..

EMMA.

Oh! que vous êtes heureuses!...

BRIC-BRAC.

Est-ce que M. le marquis n'y est pas?... Un gentilhomme se conduire de la sorte.

BAPTISTE.

Il nous fait venir encore pour nous donner de belles paroles, et voilà tout...

BRIC-BRAC.

Oui! c'est probable...

JACOB.

Moi, d'abord, si je ne vois pas d'argent, je cours chez mon huissier et je fais tout saisir...

BAPTISTE.

Nous pouvons nous réunir dans nos poursuites, pour faire moins de frais...

BRIC-BRAC.

Sans doute, M. Jacob a raison.

JACOB.

Soyons sans pitié pour lui...

BAPTISTE.

Je mangerai plutôt tout ce que j'ai que d'entrer en arrangement avec lui. Et vous, carrossier?...

LOUISE.

Mon Dieu ! que se passe-t-il dans ce salon ?...

BRIC-BRAC.

Nous sommes tous de cet avis.

JACOB.

Eh bien ! alors, formons une sainte-alliance et donnons-nous la main...

CAROLINE.

Je suis sûre que ton futur a dépensé plus de 100,000 fr., rien qu'avec les cachemires et les diamants... Mais, qu'as-tu donc, Louise ?...

LOUISE.

Moi... rien...

EMMA.

Tu sembles toute rêveuse !...

LOUISE.

Non, vous dis-je, mes bonnes amies, rien... je vous assure, je n'ai rien... (*Elle regarde la porte du salon.*)

EMMA.

Allons, adieu, belle sentimentale !... tu viendras à notre mariage, et nous irons au tien...

LOUISE.

C'est convenu...

CAROLINE.

Ne te dérange pas...

LOUISE.

Mais, je tiens à vous reconduire...

EMMA.

Encore une fois, ne te dérange pas... des cérémonies avec moi... Adieu !... adieu... (*Elles s'embrassent, Emma et Caroline sortent.*)

LOUISE.

Seule, enfin... (*Elle va vers la porte et écoute.*) Mon Dieu ! mon Dieu ! quel nouveau malheur me réservez-vous encore !..

SCÈNE VII

Dans le salon, LES MÊMES, LE MARQUIS.

JACOB, au marquis.

Ah ! vous voilà ! c'est bien heureux !...

BAPTISTE.

Voyons, que nous voulez-vous ?....

BRIC-BRAC.

Parlez, Monsieur le marquis, nous vous écoutons.

JACOB.

Encore des promesses... si vous n'avez que ça à nous offrir, merci, ça n'a plus cours...

LE MARQUIS.

Il ne s'agit pas de promesses, Messieurs, il s'agit d'argent, et d'argent comptant...

JACOB.

A toucher dans trois mois...

LE MARQUIS.

A toucher demain, ce soir si vous voulez...

BAPTISTE.

Alors, l'affaire est toute simple... vous me devez 10,923 fr., la quittance sera prête aussitôt que les écus...

LE MARQUIS.

Vous devez supposer, Messieurs, que je n'ai trouvé l'argent nécessaire pour vous satisfaire, qu'en m'imposant les plus rudes sacrifices... je dois vous déclarer que ces sacrifices seront inutiles, si vous ne venez à mon aide, et si vous ne m'accordez une réduction sur mes créances...

LOUISE.

Que dit-il ?...

TOUS.

Pas un sou !...

JACOB.

On me doit tout, ou on ne me doit rien...

BAPTISTE.

Je puis bien acheter 10,923 fr, le droit de dire qu'un marquis et pair de France m'a trompé !...

LOUISE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE MARQUIS, ouvre un portefeuille et étale un grand nombre de billets de banque sur la table.

Voyez, Messieurs, connaissez-vous ce papier-là ?... le trouvez-vous bon ?

JACOB, regardant des billets de banque. Aux autres.

Où diable a-t-il pris tout cet argent ?

BAPTISTE.

Il ne lui reste plus rien à vendre, cependant.

JACOB.

Pas même son vote à la Chambre...

LE MARQUIS.

Enfin, Messieurs, finissons-en... je vous ai laissé assez de temps, je crois, pour prendre une décision... j'offre 25 0/10 mais, je vous déclare que s'il y a un seul récalcitrant, je ne donne rien...

TOUS.

C'est infâme, c'est un guet-à-pens...

BAPTISTE.

On en trouve devant la Cour d'assises qui en ont moins fait...

LOUISE.

Oh! c'est à mourir de honte...

LE MARQUIS.

Vous n'aurez pas un sou au-dessus de 25 0/10, je ne veux pas m'imposer un si énorme sacrifice... pour ne pas y gagner mon repos et être poursuivi de mille crialleries; ainsi, avisez, je vous laisse dix minutes pour réfléchir...

BAPTISTE.

Je le répète... c'est un vol... on ne traite pas les honnêtes gens avec cette impudence...

TOUS.

Oui...

LE MARQUIS.

Eh! Messieurs les négociants, lorsque vous faites faillite, vous traitez bien autrement vos créanciers, vous leur donnez 10,2/3, et vous les estimez bien heureux...

BAPTISTE.

Il nous traite de banqueroutiers encore, c'est trop fort, si vous m'en croyez nous n'écouterons rien... partons...

LE MARQUIS.

A votre aise, Messieurs...

JACOB.

Donnez quarante et j'arrange votre affaire...

LE MARQUIS.

Je donne vingt-cinq...

JACOB.

Voyons, faites un effort, donnez trente-cinq.

LE MARQUIS.

Trente...

JACOB.

Non, trente-cinq...

LE MARQUIS.

Trente, et je reste sans le sou...

JACOB.

Parole d'honneur?

LE MARQUIS.

Monsieur!

JACOB.

Eh bien, trente soit, et laissez-moi faire...

LE MARQUIS, ouvre la porte du salon et aperçoit sa fille.
Que faites-vous là, vous avez entendu?...

LOUISE.

Mon père...

LE MARQUIS.

Encore une fois, répondez... vous avez entendu?..

LOUISE.

Tout...

LE MARQUIS.

Et vous me blâmez, vous me méprisez sans doute.

LOUISE.

Je vous plains, et je vous supplie à mains jointes de songer à l'honneur de votre nom...

LE MARQUIS.

Mon nom...

LOUISE.

Rappelez-vous la gloire de vos ancêtres... ils auraient rougi, eux, de prendre l'argent à de pauvres ouvriers dont vous allez peut-être causer la ruine...

LE MARQUIS.

Assez... assez... et puisque vous avez tout entendu, cela vous montrera mieux que je ne puis le faire, la nécessité où vous êtes d'épouser M. le baron Carin...

LOUISE.

Mais si je refusais de donner mon consentement à ce mariage ?...

LE MARQUIS.

Malheureuse ! mais ce serait ma ruine... tu le sais... je te l'ai dit...

LOUISE.

Eh bien ! que le sacrifice de mon bonheur.. de ma vie.. serve au moins à vous sauver l'honneur...

LE MARQUIS.

Jamais, jamais, c'est impossible...

LOUISE.

Eh bien, alors, pour moi aussi c'est impossible.

LE MARQUIS.

Mais, avec quoi veux-tu donc que je les paie ?

LOUISE.

Avec l'argent que vous avez en portefeuille, avec celui que vous devez toucher encore le jour de mon mariage... pour prix de la pairie...

LE MARQUIS.

Mais, sais-tu ce qui me resterait ensuite !

LOUISE.

L'honneur !

LE MARQUIS.

Assez, vous ne connaissez rien aux affaires.

LOUISE.

Vous me refusez... vous, mon père, mais je peux du moins disposer de ce qui m'appartient; prenez ces cachemires, ces diamants, on les estime 100,000 fr. Donnez-les à ces malheureux, ils verront au moins que vous faites tous vos efforts pour diminuer leur perte...

LE MARQUIS.

Louise, mais que dira ton mari en apprenant ce sacrifice !..

LOUISE.

Si son cœur est digne du mien, il saura me comprendre..

Au nom de celle que vous avez aimée, au nom de ma pauvre mère, cédez à ma prière.

LE MARQUIS.

Non, c'est impossible, te dis-je.

LOUISE, *prenant les cachemires.*

Impossible... je saurai vous prouver le contraire, car je m'en vais les leur porter et sur-le-champ.

LE MARQUIS.

Je vous le défends...

LOUISE.

Et moi, je vous désobéirai pour la première fois de ma vie...

LE MARQUIS.

Louise. prenez garde !..

LOUISE.

Mon père, au nom du ciel, écoutez-moi.

LE MARQUIS.

Jamais!... jamais!...

LOUISE.

Eh bien ! alors!...

LE MARQUIS.

Malheureuse ! tu oserais ?...

LOUISE.

Tout pour vous sauver!...

LE MARQUIS.

Oh ! c'en est trop!... (*Il la repousse, et elle tombe au pied de la chaise à droite.*)

LE MARQUIS, *allant vers elle.*

Louise, je t'ai fait mal!...

LOUISE.

Oh ! oui, mal, bien mal!... (*Montrant son cœur.*) Mais la blessure est là!...

JACOB, *soulevant la portière du boudoir.*

Monsieur le marquis!...

LE MARQUIS.

Louise !... (*Il passe au salon.*)

JACOB.

Je les ai décidés à prendre 30... Voyez, ils ont tous signé...

LE MARQUIS.

Bien!... bien!...

LOUISE, *à genoux.*

Oh ! mon Dieu ! soyez indulgent!...

FIN DU 3^e ACTE.

ACTE IV.

Un jardin. — A gauche un pavillon gothique avec perron et plusieurs marches. — Banc et chaises de jardin ; à gauche, derrière le banc, un massif de fleurs...

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, à JOSEPH descendant du pavillon.

LE MARQUIS.

Vous m'avez bien compris, Joseph ?

JOSEPH.

Oui, M. le marquis, dans deux heures des chevaux de poste à la berline de voyage.

LE MARQUIS.

Puis, vous partirez à franc étrier pour Paris avec la lettre que je vous remettrai.

JOSEPH.

J'ai parfaitement compris, et je vais tout préparer. M. le marquis n'a rien de plus à me commander ?

LE MARQUIS.

Rien, que la plus grande discrétion, même envers ma fille.

JOSEPH.

Comment, madame la Baronne aussi doit ignorer...

LE MARQUIS.

Jusqu'au moment de mon départ... oui ! (*A part.*) C'est un devoir pour moi, il me faut suivre le roi dans son exil ; fatales ordonnances, je l'avais prédit !

JOSEPH.

Monsieur, on vient dans la grande allée.

LE MARQUIS.

J'entre dans le pavillon terminer mes dépêches. Je n'y suis pour personne, Joseph, excepté pour ma fille.

JOSEPH.

C'est entendu !

LE MARQUIS, à part.

Ma fille... elle, la pauvre enfant ! qu'elle ignore donc toujours le fatal secret qui me pèse la. (*Il entre dans le pavillon, et s'y enferme.*)

SCÈNE II.

CARIN PÈRE, LA DUCHESSE, en grand deuil.

LA DUCHESSE.

Louise est-elle au pavillon ?

JOSEPH.

Madame la baronne n'y a pas encore paru ; je vais la prévenir de votre arrivée.

(*Il sort en saluant.*)

CARIN père.

C'est une bonne fortune pour moi, Mme la duchesse, que d'être arrivé juste à temps pour vous donner la main en descendant de voiture.

LA DUCHESSE.

Vous êtes donc devenu galant, M. de Carin, quel âge avez-vous ?

CARIN père.

J'ai passé la cinquantaine.

LA DUCHESSE.

On ne le dirait pas.

CARIN père.

Vous m'auriez donc donné...

LA DUCHESSE.

Beaucoup plus, sans vous flatter.

CARIN père.

Vous êtes trop bonne...

LA DUCHESSE.

Ah ! j'aperçois Louise.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, *courant à la duchesse.*

Ma pauvre Lucy, j'ai appris ton malheur, et tu ne te doutes pas de la part que j'y ai prise.

LA DUCHESSE.

Tu n'as pas besoin de le dire ; ton cœur, Louise, est ouvert à toutes les bonnes pensées.

CARIN père.

On ne dit rien à son beau-père ?

LOUISE.

Ah ! pardon, Monsieur, je mérite vos reproches.

CARIN père.

Venez m'embrasser, ma bru, et tout sera dit. (*Louise présente son front à Carin père.*)

Vous ne me demandez pas des nouvelles de votre mari ?

LOUISE.

M'en apportez-vous ?

CARIN père.

Je fais mieux encore, je vous annonce son arrivée pour ce matin, il a dû partir de Paris une heure ou deux après moi. J'espère que vous devez être contente : avoir été obligée de vous en séparer une heure après votre mariage !

LOUISE.

Je le reverrai avec plaisir.

CARIN père.

Allons ! vous êtes une bonne personne ; vous avez sans doute à causer, je craindrais de vous gêner ; d'ailleurs j'ai plusieurs comptes à faire, et, vous le savez, les affaires avant les plaisirs. J'agis sans façons, vous permettez, Mme la duchesse ?

LA DUCHESSE.

Comment donc, M. le baron. (*Carin père sort.*)

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, LOUISE.

LA DUCHESSE.

Comment, Louise, ton mari t'a quittée le jour même de tes noces?

LOUISE.

Oui, en sortant de l'église, il a prétexté les troubles qui existaient dans Paris pour me faire partir pour ce château où mon père est venu me rejoindre aussitôt que le roi eut quitté la France.

LA DUCHESSE.

Et depuis tu ne l'as pas revu?

LOUISE.

Oh! mon Dieu, non, j'espérais même qu'il m'avait tout-à-fait oubliée, car, je te l'avouerai tout bas, mon mari me fait peur... Il ne m'aime pas...

LA DUCHESSE.

C'est impossible!

LOUISE.

Je le sais, il me l'a dit.

LA DUCHESSE.

Comment cela?...

LOUISE.

Les paroles qu'il m'adressa en me quittant sont gravées là!... « Adieu, Madame, nous sommes pour toujours étrangers l'un à l'autre... » Et je l'en remerciai, moi, car, vois-tu bien, j'éprouve aussi pour lui, non pas de l'aversion, je n'ai jamais su haïr... mais un éloignement invincible...

LA DUCHESSE.

Moi, je ne dirai pas que j'avais de l'amour pour M. le duc, je mentirais, mais il m'avait inspiré une bonne et franche amitié, et, lorsqu'on l'a ramené chez moi pâle, ensanglanté, oh! j'ai été bien affligée, et j'ai bien pleuré. Il est tombé frappé presque en même temps que son cousin... tu sais, Edouard...

LOUISE, *baisant les yeux.*

Pauvre jeune homme, qui aurait pensé...

LA DUCHESSE, *vivement.*

Qu'il t'aimait! je m'en suis aperçue le premier jour, au bal de madame Darcy, notre maîtresse de pension... Tiens, voilà le ruban que j'ai trouvé sur lui... je te le rapporte...

LOUISE.

Je ne veux pas le reprendre, je ne le dois pas, il y a du sang après... Oui, Lucy, je le garde, nous le déposerons sur sa tombe.

LA DUCHESSE.

Eh bien, oui, tu as raison; oh! mon Dieu, toi qui as déjà tant de

chagrins, il faut que je vienne y ajouter encore... Allons, parlons d'autre chose, as-tu des commissions à me donner pour Londres ?

LOUISE.

Comment, tu pars ?

LA DUCHESSE.

Je ne puis me dispenser de suivre les exilés, que ferais-je à Paris maintenant, je te le demande ?

LOUISE.

Tu renonces donc à la cour ?

LA DUCHESSE.

Est-ce qu'il y en a encore une ? Et puis d'ailleurs, j'ai fini mon temps, chacun son tour, c'est celui de mon épicier.

LOUISE.

Toujours folle !

LA DUCHESSE.

Mais je ne plaisante pas, c'est même très-logique ce qui se passe aujourd'hui ; du moment que le Palais-Royal arrivait au trône, il devait emmener avec lui toutes ses boutiques.

LOUISE.

Quand tu ne mords pas, il faut que tu égratignes... Sais-tu bien que quelqu'un qui ne te connaîtrait pas, comme moi, te prendrait pour une méchante femme.

LA DUCHESSE.

Eh bien, voyons, je me tais, veux-tu que je t'emmène avec moi en Angleterre ?

LOUISE.

Si cela se pouvait, j'en serais bien heureuse.

LA DUCHESSE.

Ton mari te laisse libre de tes actions, puisqu'il ne s'occupe aucunement de toi.

LOUISE.

Il est vrai, mais mon père ?

LA DUCHESSE.

Qui sait s'il ne serait pas disposé à faire ce voyage ; c'est un devoir pour lui.

LOUISE.

Tu as raison, il faudra que je lui en parle, ainsi qu'à mon mari, puisqu'il va venir.

JOSEPH, *entrant.*

Madame, voici M. le baron.

LA DUCHESSE.

Ton mari ! (*Elle remonte la scène.*)

LOUISE.

Il se pourrait... ce serait...

LA DUCHESSE.

Lui-même !

LOUISE.

Je me sens toute tremblante.

LA DUCHESSE.

Enfant, c'est ce qui fait leur force aux maris d'avoir l'air de trembler devant eux.

SCÈNE V.

CARIN FILS, LA DUCHESSE, LOUISE.

CARIN *fils.*

Mesdames, je savais vous trouver ici ensemble, mon père vient de m'en instruire.

LA DUCHESSE, *bas à Louise.*

Il a l'air de venir avec de bonnes dispositions, remets-toi...

CARIN *fils, baisant la main de Louise.*

Je vois avec plaisir, Louise, que l'air de la campagne vous est favorable, il faut continuer ce régime.

LA DUCHESSE.

Un petit voyage lui ferait peut-être plus de bien encore, j'en ai l'idée. (*Bas.*) Mais parle-lui donc, fais semblant d'être aimable avec lui.

CARIN.

Un voyage, je ne dis pas, plus tard nous verrons.

LOUISE.

Pouvons-nous, Monsieur, nous flatter de l'espoir de vous conserver quelque temps parmi nous ?

CARIN *fils.*

Cela dépendra, Madame, de la réussite de certain projet dont nous causerons tout à l'heure.

LA DUCHESSE.

Oh ! je ne veux pas être indiscreète, et je vous laisse, comme dit fort élégamment votre père, les affaires avant les plaisirs. Louise, nous nous reverrons, je ne partirai pas sans te dire adieu. M. le baron... (*Elle lui fait la révérence.*)

SCÈNE VI.

LOUISE, CARIN FILS.

CARIN *fils.*

Louise, venez vous asseoir près de moi...

LOUISE, *assise.*

Je vous écoute, Monsieur !

CARIN *fils.*

J'attends de vous un service.

LOUISE.

Un service, de moi ?

CARIN *fils.*

Ne vous effrayez pas, il ne s'agit pas d'une chose bien extraordinaire... je désire seulement que vous vous chargiez de persuader votre père de ne pas quitter la France.

LOUISE.

Il ne m'a jamais dit qu'il eût cette intention.

CARIN *fils.*

Je sais qu'il l'a; quand on paie bien ses domestiques, on est servi de même.

LOUISE.

Oh! Monsieur!...

CARIN *fils.*

J'aime à savoir ce qui se passe chez moi. Le départ de votre père vous causerait, je le crois du moins, un assez vif chagrin, pour que vous trouviez de bonnes raisons qui déterminent M. de Vaulcroix à changer d'avis.

LOUISE.

Je ne puis faire valoir que ce chagrin lui-même, et j'espère assez dans la tendresse de mon père, pour qu'il m'épargne cette séparation.

CARIN *fils.*

C'est bien dit, persuadez-lui donc que vous en serez au désespoir et moi aussi.

LOUISE.

Je vous remercie de ce sentiment, et puisque vous voulez bien compter sur moi pour cette démarche, je crois qu'il est d'autres raisons que je pourrai invoquer.

CARIN *fils.*

Et quelles sont ces raisons?

LOUISE.

Mon père est vieux, et quitter la France à son âge, ce serait vouloir aller mourir à l'étranger.

CARIN *fils.*

C'est juste, c'est très-juste...

LOUISE.

Il n'a pas besoin de donner aux Bourbons cette dernière preuve de dévouement, sa vie répond assez pour lui.

CARIN *fils.*

C'est très-bien, très-bien!

LOUISE.

Il peut d'ailleurs leur montrer sa fidélité par un dernier acte de sa volonté. Il peut, comme quelques autres, refuser au Gouvernement actuel le serment qu'on lui demande comme pair de France et protester par sa retraite.

CARIN *fils.*

Je vous supplie de ne pas lui dire un mot de cela.

LOUISE.

Et pourquoi?

CARIN *fils.*

Ah! pourquoi? parce que ce n'est pas pour cela que je vous ai épousée.

LOUISE.

Que voulez-vous dire?

CARIN *fils.*

Ecoutez, Louise, et tâchez de me comprendre une fois dans votre vie... ce n'est pas trop, n'est-ce pas?

LOUISE.

J'essaierai, Monsieur, j'essaierai !

CARIN *fi*ls.

Oh ! ne prenez pas votre air de victime, je vous en prie, ce que je vais vous dire est grave. La loi qui réglera l'hérédité de la pairie, ne sera présentée que dans un an ; ce n'est pas sans raisons qu'on a ajourné une pareille mesure, l'on a voulu laisser aux esprits, le temps de se calmer. D'après mon opinion, il est plus que probable que l'abolition de l'hérédité ne sera pas prononcée ; s'il en est ainsi, mes droits subsistent, si votre père prête serment, et vous comprenez que je n'entends pas les sacrifier à un caprice de fidélité surannée... ils m'ont coûté assez cher !

LOUISE.

Il est des questions d'honneur que chaque homme juge souverainement pour lui-même, et je n'ai pas le droit de donner un pareil conseil à mon père.

CARIN *fi*ls.

Oh ! oh !... cette phrase est très-sonore, mais je vous avertis qu'elle est fort déplacée. Je veux, entendez-vous bien, je veux que vous persuadiez à M. de Vaulcroix de prêter serment.

LOUISE.

Je ne puis, Monsieur, me charger d'une pareille mission... et jé ne l'accepte pas.

CARIN *fi*ls.

Ecoutez, votre père prêtera serment quand je voudrai, et comme je voudrai, mais il ne me convient pas de le pousser moi-même à cette détermination. Il faut que ce soit vous qui la lui inspiriez. Je répugne à employer des moyens violents, et votre refus m'y forcerait.

LOUISE.

Des moyens violents vis-à-vis de mon père, et vous osez m'en menacer !

CARIN *fi*ls.

Ne faisons pas de tragédie s'il vous plaît, voulez-vous oui ou non m'épargner le désagrément de faire une scène à votre père, allez le trouver à l'instant même ; (*il lui désigne du doigt le pavillon*) et puisque vous êtes en train de belles phrases, il en est une que je vous engage à lui dire, c'est que la seule dot qu'il vous ait donnée est l'hérédité de la pairie, et qu'il est d'un homme d'honneur de la conserver par tous les moyens qui sont en son pouvoir.

LOUISE.

Par tous, excepté par un parjure.

CARIN *fi*ls.

Sottise et entêtement ! c'est un peu trop. Vous me refusez ? Faites-y attention, je hais le scandale et les cris, mais s'il faut en venir là, je le ferai, et alors... mais vous irez...

LOUISE.

Je n'irai pas... je ne ferai pas cela, Monsieur.

CARIN fils.

C'est ce que nous verrons...

LOUISE.

Je ne le ferai pas, vous dis-je!...

CARIN fils.

Louise, votre père est là!... dans ce pavillon... Louise, obéissez, ou bien alors...

LOUISE.

Vous le voulez?... eh bien, j'essaierai ce soir.

CARIN fils.

Ce soir, il serait trop tard, à l'instant même, vous ai-je dit...

LOUISE.

Eh bien, oui, j'irai tout à l'heure.

CARIN fils.

Tout de suite, mon Dieu, j'ai mes raisons!... *(Il la conduit à l'entrée du pavillon.)* Maintenant, montez les marches de ce pavillon. *(Louise monte.)* Frappez!... plus fort! nommez-vous!...

LOUISE.

Mon père, c'est moi, je désire vous parler.

CARIN fils.

C'est bien, continuez, je serai là.

(Il disparaît derrière le pavillon, mais il se montre de temps en temps pendant la scène qui suit et prête l'oreille à ce qui se dit.)

SCÈNE VII.

LOUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *ouvrant la porte du pavillon; et descendant en s'appuyant sur Louise.*

Je suis bien aise de te voir, mon enfant, car je n'aurais pas voulu partir sans te dire adieu!

LOUISE.

Quoi! vous nous quittez sitôt?

LE MARQUIS.

Je ne veux pas rester sur le territoire de la France après que le roi l'a quitté, je vais le rejoindre.

LOUISE.

Hélas, mon père, avez-vous bien songé à un pareil exil, à votre âge?

LE MARQUIS.

Le roi est plus vieux que moi.

LOUISE.

Avez-vous pensé que vous me laissiez seule en France?

LE MARQUIS.

Seule, Louise!... seule, avec ton mari, tu ne penses pas à ce que tu dis.

LOUISE.

Mais sait-il vos projets de voyage ?

LE MARQUIS.

Qu'importe, il doit les approuver.

LOUISE.

Cependant, mon père, vous pourriez le consulter.

LE MARQUIS.

Pourquoi ? pour faire mon devoir, je n'ai besoin des avis de personne.

LOUISE.

Cette séparation inattendue peut l'irriter.

LE MARQUIS.

L'irriter... et pourquoi ?

LOUISE, *baissant les yeux.*

Son mariage lui avait donné des espérances que votre départ va détruire.

LE MARQUIS.

Je ne te comprends pas.

LOUISE.

En vous exilant, vous renoncez à la pairie.

LE MARQUIS.

Et quand je resterais, pense-t-il donc que je puisse la conserver ?

LOUISE.

Il a peut-être droit de l'espérer.

LE MARQUIS, *regardant sévèrement Louise.*

Louise, est-ce de vous même que vous parlez ainsi ?

LOUISE.

Je désire ne pas me séparer de vous, et je voudrais vous persuader...

LE MARQUIS.

De devenir parjure ?

LOUISE.

Non, mon père, mais...

LE MARQUIS.

On t'a forcée à venir ici, Louise, tu n'as ni ambition, ni lâcheté dans le cœur, je te pardonne, mais n'en parlons plus.

SCÈNE VIII.

LOUISE, LE MARQUIS, CARIN FILS, *qui écoutait dans le fond, s'avance brusquement.*CARIN *fil.*

Avec elle soit, mais avec moi, c'est une autre affaire.

LE MARQUIS.

Je ne m'étais donc pas trompé, et ces insinuations de votre dernière lettre...

CARIN *fil.*

Ces insinuations, vous les avez comprises à ce que je vois, et lorsque vous avez envoyé à la poste aux chevaux, j'ai compris aussi que vous comptiez m'échapper.

LE MARQUIS.

Et qui pourrait m'empêcher de partir ?

CARIN *fils.*

Moi !

LE MARQUIS.

Vous êtes fou.

CARIN *fils.*

Pas autant que vous croyez. Ecoutez-moi bien, monsieur de Vulcroix, vous venez d'écrire une lettre qui porte à la Chambre des pairs votre démission. Un de vos domestiques est en bas, à cheval, qui n'attend plus qu'elle pour se mettre en route, si vous le voulez il partira, demain matin il sera à Paris, demain à midi, vous ne serez plus pair de France, et tous les privilèges de la pairie cesseront pour vous ; après demain, un jugement consulaire autorise contre vous la contrainte par corps, ce jugement sera exécutoire sur l'heure. Avec de l'argent, on a tout ce qu'on veut, vous le savez bien, et avant que vous soyez arrivé dans une ville, quelle qu'elle soit, pour vous embarquer, vous serez arrêté, et vous irez à Sainte-Pélagie faire de la fidélité à S. M. Charles X.

LOUISE.

Mais c'est un crime abominable !

CARIN *fils.*

Oh ! dispensez-vous de vos interruptions, Madame, M. votre père me comprendra beaucoup mieux que vous.

LE MARQUIS.

Je vous comprends, vous avez raison, qu'il en soit comme vous voudrez, je n'enverrai pas ma démission.

CARIN *fils.*

Vraiment ! et si votre démission ne part pas, vous resterez pair de France et libre, le temps d'aller à Paris, puis au Havre, et de là, quand vous serez en sûreté sur un vaisseau anglais, vous enverrez cette démission à votre aise. Non, non, monsieur de Vulcroix, non, je ne suis pas si niais.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous que je fasse ?

CARIN *fils.*

Je veux que d'ici à une heure le courrier qui est en bas parte pour Paris, je veux qu'il emporte votre démission, et alors, vous savez ce qui vous attend, ou bien qu'il emporte votre serment de fidélité au nouveau gouvernement, et alors...

LE MARQUIS.

C'est une infamie que je ne ferai pas.

CARIN *fils.*

Tenez, monsieur de Vulcroix, ne donnons pas aux mots plus d'importance qu'ils n'en ont, figurez-vous qu'un serment au roi est une lettre de change que vous signez ; vous savez mieux que personne comment on ne paie pas à l'échéance !

LE MARQUIS.

Et vous savez aussi bien que moi ce qui arrive à ceux qui ne paient pas.

CARIN *fil.*

On prend des arrangements avec eux quand on en a besoin, et c'est ce que je viens vous proposer; prêtez serment, et je vous obtiens quittance de toutes vos nouvelles dettes.

LA MARQUIS.

Non, non, que ma démission parte.

CARIN *fil.*

Vous avez fait attention que c'est votre pension comme pair de France que vous sacrifiez ?

LE MARQUIS.

Oui !

CARIN *fil.*

Vous savez que c'est la seule ressource qui vous reste ?

LE MARQUIS.

Oui !

CARIN *fil.*

Vous n'avez pas oublié que c'est Sainte-Pélagie que vous choisissez ?...

LE MARQUIS.

Oui !... oui !...

LOUISE.

Monsieur, vous n'oseriez pas !...

CARIN *fil.*

Madame !...

LE MARQUIS.

Il l'osera, Louise, je le sais capable de tout.

CARIN *fil.*

Il le savait même avant notre mariage, et vous devez le remercier de l'empressement qu'il y a mis.

LOUISE.

Au nom du ciel, prenez un jour pour réfléchir tous deux, et alors, plus calmes...

CARIN *fil.*

Il faut que cette décision soit prise sur l'heure, demain il serait trop tard.

LE MARQUIS.

Eh bien, que le courrier parte, je finirai une carrière de fidélité et d'honneur par un dernier acte de fidélité et d'honneur.

CARIN *fil.*

De l'honneur ! vous parlez d'honneur, vous, qui vous êtes fait un jeu des engagements les plus vulgaires de la probité, vous qui avez spéculé sur votre... (*Louise s'élançe vers son père.*)

LE MARQUIS, *tirant une lettre de sa poche.*

Monsieur... ma démission va partir, je préfère la misère, je préfère la prison à l'infamie d'un pareil serment, oui, l'honneur de ma fidélité est intact, et je le mets assez au-dessus de tous les autres pour espérer qu'il me fera pardonner d'avoir été pauvre et de n'avoir pu le supporter; mais aujourd'hui qu'il faut le sacri-

fier à cette fortune qui m'a toujours échappée, je la repousse, oui, je resterai misérable, oui, je mourrai en prison, mais cette pairie, objet de votre ambition, vous ne l'obtiendrez pas et je rachèterai ainsi le tort que j'ai eu de vouloir vous en faire l'héritier.

CARIN *fils, s'apprêtant à sortir.*

Soit !

LOUISE.

Monsieur, attendez !

(Le marquis est tombé accablé sur le banc.)

CARIN *fils, s'approchant de lui.*

Un mot encore, cet entretien a pris une tournure telle que je n'ai pu vous faire entendre une parole raisonnable... Calmez-vous aussi et écoutez-moi bien; ne pensez pas, monsieur de Vaultcroix, que lorsque je vous propose de prêter serment, je vous propose une trahison, non; mais ne savez-vous pas comme moi qu'un serment politique est un lien qui n'a jamais engagé personne.

LE MARQUIS.

Excepté les gens d'honneur.

CARIN *fils.*

Mais il y en a de ces gens d'honneur qui vont le prêter ce serment, pour ne pas abandonner tout à fait le champ de bataille; que va devenir la cause des Bourbons, si tout le monde la déserte ainsi ? ne vaut-il pas mieux rester en mesure de la défendre pied à pied, et d'ébranler le nouveau pouvoir par une opposition active.

LE MARQUIS.

L'opposition d'un seul, l'opposition d'un homme qui n'a d'autre recommandation que celle de la fidélité !

CARIN *fils.*

L'opposition d'un homme qui deviendra l'espérance du parti. Écoutez, signez ce serment, et je vous affanchis de toutes vos dettes, je vous ouvre ma maison où vous serez le maître.

LE MARQUIS.

Votre maison où je serais à vos gages, n'est-ce pas, où je serais le valet de votre ambition ?

CARIN *fils.*

Non, je vous donnerai une indépendance au-dessus de ce que vous espérez, vous aimez le luxe, le jeu, la dépense, j'y fournirai. Ce ne sera ni 10,000, ni 20,000, ce sera 40,000 francs par an.

LE MARQUIS.

Non !

CARIN *fils.*

Eh bien, 50, 60,000.

LE MARQUIS, *regardant Louise.*

Non ! non, vous dis-je.

(Louise semble l'approuver, Carin s'en aperçoit.)

CARIN *fils, à Louise.*

Rentrez !

(*Louise s'éloigne en regardant le marquis, puis elle rentre dans le pavillon, à droite.*)

CARIN fils, à l'oreille du marquis.

Eh bien ! 100,000 francs^p

LE MARQUIS.

100,000 francs.

CARIN fils.

Est-ce dit ? je ne vous demande pas de réponse ; rentrez chez vous, et écrivez que vous prêtez serment au nouveau roi.

(*Carin fils prend Vaulcroix par le bras, le conduit au pavillon.—Le Marquis cache sa tête dans ses mains, honteux de ce qu'il va faire.*)

SCÈNE IX.

CARIN PÈRE, CARIN FILS.

CARIN père.

Eh bien ! est-ce fait ?

CARIN fils.

Oui !

CARIN père.

Combien ?

CARIN fils.

100,000. fr.

CARIN père.

100,000 fr., c'est trop cher... tu es fou... c'est ruineux.

CARIN fils.

Oui, s'il fallait payer.

LOUISE, sur la porte du pavillon.

Que dit-il !

CARIN père.

Tu t'es donc réservé un moyen ?

CARIN fils.

La loi qui abolira l'hérédité ne sera pas présentée avant un an; d'ici là, nous avons le temps de voir, il est si usé.

CARIN père, avec indignation.

Guillaume !

CARIN fils.

L'orgie tue vite.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LOUISE.

LE MARQUIS, remettant un paquet à Carin fils.

Voici ma lettre.

LOUISE.

Mon père, ne l'envoyez pas... c'est votre mort que vous venez de signer!

CARIN fils, lui prenant le bras.

Etes-vous folle, Madame ?...

ACTE V.

Un petit salon d'attente ne prenant que le premier plan, causeuse auprès d'une cheminée, pendule, portes latérales, porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, *tenant un livre qu'elle pose, au lever du rideau, sur le guéridon et, sonnant, JOSEPH.*

LOUISE.

Mon père est-il rentré ?

JOSEPH.

Pas encore, Madame.

LOUISE.

Cette pendule va donc mal, onze heures et demie ?

JOSEPH.

Elle retarde plutôt qu'elle n'avance, mais M. le marquis, depuis quelque temps, n'a pas l'habitude de rentrer avant minuit.

LOUISE.

Joseph... j'ai quelques ordres à vous donner... Joseph, si vous aimez votre maître, si vous avez quelqu'attachement pour moi, vous allez me parler avec franchise ; il se passe depuis quelque temps des choses extraordinaires ici.

JOSEPH.

Oui, Madame la baronne.

LOUISE.

Eh bien ! parlez, je veux tout savoir, ne me cachez rien.

JOSEPH.

C'est que si M. le baron me soupçonnait jamais !...

LOUISE.

Oh ! soyez tranquille, Joseph, je suis discrète, et vous n'avez rien à craindre de moi.

JOSEPH.

* Eh bien, Madame, cela date du jour où un accès de fièvre s'était emparée de vous.

LOUISE.

Pendant plus d'un mois, je fus forcée de garder la chambre... oui, et alors...

JOSEPH.

Alors, toutes les nuits ce furent des festins et des fêtes où l'on n'était occupé qu'à boire, à jouer.

LOUISE.

Et mon père ?

JOSEPH.

Cela me coûte à dire, mais, Madame m'a demandé la vérité.

LOUISE.

Toute entière, oui, Joseph.

JOSEPH.

Eh bien, M. le marquis était le moins raisonnable de tous.

LOUISE.

Oh ! oui, je me rappelle ces mots horribles : l'orgie tue vite... et mon mari était là ?

JOSEPH.

Et ses amis aussi, ils excitaient Monsieur à boire.

LOUISE.

Assez, assez, je vous remercie, Joseph. Aussitôt que mon père rentrera, priez-le de passer ici ; je ne me coucherai pas que je ne l'aie vu, vous m'entendez ?

JOSEPH.

Oui, Madame la baronne, je n'y manquerai pas. (*Joseph sort à gauche.*)

SCÈNE II.

LOUISE, seule.

Ainsi, on abuse du désordre d'une vie facile à se laisser entraîner à tous les excès, pour tuer un vieillard qui gêne et qui est trop lent à mourir ; et moi, habituée à le respecter, il faut, si je veux protéger ses jours, que j'ose lui dire en face : prenez garde, mon père, on vous tue par vos vices... Eh bien, ce courage, je l'aurai, car je ne peux pas laisser assassiner mon père... et l'assassin est mon mari !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, inspirez-moi !...

SCÈNE III.

LOUISE, JOSEPH, puis LE MARQUIS.

JOSEPH.

Madame la baronne, voici M. le marquis ! il me suit.

LOUISE.

Oh ! merci, Joseph, mon bon Joseph. (*Joseph sort. Elle court dans les bras de son père.*) Mon père ! vous voilà donc, enfin.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LOUISE.

(*Le marquis est pâle, défait, et fait entendre une petite toux sèche.*)

LE MARQUIS.

Comment, mon enfant, tu n'es pas encore couchée, à minuit, toi si sage d'habitude ?

LOUISE.

Je vous attendais, vous me le pardonnerez quand vous en connaîtrez le motif. Venez d'abord vous asseoir auprès de moi.

LE MARQUIS *tousse.*

Je parie que tu vas me faire de la morale ?

LOUISE.

Non, mais je voudrais vous prier de prendre plus de soin de votre santé.

LE MARQUIS, *toussant toujours.*

Ma santé est excellente, je t'assure... Qu'est-ce que tu lisais

là?... (il regarde le titre) la *Vie des Saints*. Pauvre enfant, tu mérites le ciel autant que ta patronne.

LOUISE.

Eh bien, en attendant le bonheur que vous me prédisez là-haut, accordez-moi celui qu'on peut trouver ici-bas... ne laissez plus votre Louise passer des journées entières sans vous voir; permettez-lui de veiller sur vos jours qui sont si précieux.

LE MARQUIS, *dont les souffrances sont visibles*.

Mais je ne suis pas malade, mon enfant, et je ne sache pas que personne cherche à attenter à ma vie.

LOUISE, *bas*.

L'orgie tue vite!

LE MARQUIS.

Louise, explique-toi.

LOUISE, *baissant les yeux*.

Vous devez me comprendre.

LE MARQUIS.

Ta tendresse t'aveugle, mon enfant, ton mari et son père n'ont jamais été plus aimables, plus respectueux avec moi que depuis quelque temps.

LOUISE.

Et c'est ce qui me fait trembler pour vous, car ce changement date, rappelez-vous le bien, de cette nuit où mon mari, entrant brusquement dans ma chambre, me dit : Voilà une demi-heure que votre père sonne en désespéré, et vous, qui êtes près de lui, vous ne l'entendez pas!...

LE MARQUIS.

C'était faire beaucoup de bruit pour un verre de tisane qui avait une saveur désagréable, et que par cela même j'avais refusé de boire.

LOUISE.

¶ Oui, mais lorsque je voulais saisir la tasse, mon mari s'en empara et en jeta le contenu dans les cendres.

LE MARQUIS.

Je ne sais ce que tu peux conclure de là, Louise, mais l'amour filial t'entraîne trop loin.

LOUISE.

Oui, je sais que c'est affreux d'accuser sans preuves, mais j'ai là une conviction qu'on cherche à abrèger vos jours. N'allez plus à ces fêtes, mon père, ne passez plus les nuits au jeu, je vous le demande à genoux.

LE MARQUIS, *l'attirant sur ses genoux*.

Relève-toi, relève-toi, je t'en prie, cette place n'est pas la tienne, elle est dans mes bras, sur mon cœur. Quant à moi, Louise, je suis bien peu digne de tout l'amour que tu me portes; et ma mort, vois-tu bien, ne serait qu'une expiation de mon passé.

LOUISE.

Mais je ne veux pas que vous mouriez, moi... A l'avenir, vous m'écoutez, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Oui, je te le promets, à compter de demain.

LOUISE, regardant la pendule qui sonne minuit.

Nous y sommes.

LE MARQUIS.

De demain soir...

LOUISE, se levant.

Alors, je vous suivrai, j'assisterai avec vous à cette fête.

LE MARQUIS.

Y penses-tu ?

LOUISE.

Une femme peut se présenter partout avec son père.

LE MARQUIS.

Et son mari; voici le tien, demande-lui ce qu'il en pense.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CARIN fils.

CARIN fils.

De quoi est-il question ?

LE MARQUIS.

Louise désire souper avec nous, qu'en dites-vous, baron ?
(*Il va s'asseoir de l'autre côté de la scène.*)

CARIN fils.

Je dis que cette prétention n'est pas raisonnable. D'ailleurs, Louise n'est pas bien portante depuis quelque temps, n'est-elle pas vrai ?... (*Il va vers elle.*)

LOUISE.

Et mon père, Monsieur, croyez-vous qu'il puisse supporter les excès auxquels on le livre ?

CARIN fils, haut.

Votre père... il nous enterrera tous.

LE MARQUIS, toussant.

Vous croyez ?

LOUISE.

Mon père, il y a une maladie que les médecins n'étudient pas et qui vous tuera.

CARIN fils, bas à Louise.

Et cette maladie, comment l'appellez-vous, Madame ?

LOUISE.

L'hérédité de la pairie !...

CARIN fils.

En vérité, votre cerveau semble se déranger de jour en jour... Croyez-moi, rentrez chez vous, le repos vous est nécessaire, vous êtes en proie à une exaltation qui me fait trembler pour vous.

LOUISE.

Mais dites donc tout de suite ce que vous pensez, je suis folle, n'est-ce pas ? parce que je veille sur mon père.

CARIN fils.

Assez ! (*Il quitte Louise et retourne vers le marquis qui, absorbé*

dans sa souffrance, n'a même pas prêté l'oreille à la conversation.)
Allons, allons, j'en étais sûr, Louise est raisonnable.

LE MARQUIS.

Très-bien, mon enfant... rentre donc... je vais t'accompagner... fais cela pour moi. *(Il la conduit.)*

LOUISE.

Pour vous... Mais, mon Dieu, c'est pour vous tout ce que je souffre... *(à part)* et ce qui me reste à souffrir encore. *(Ils entrent dans l'appartement de Louise à droite.)*

SCÈNE VI.

CARIN PÈRE, CARIN FILS.

CARIN fils, allant à son père qui entre.

Eh bien, le courrier ?

CARIN père.

N'est pas encore arrivé ! il est en retard de six heures.

CARIN fils.

Comment, nous ne pourrons pas savoir si cette loi maudite a passé.

CARIN père.

Il fallait suivre mon conseil, rester à Paris, tu le saurais maintenant.

CARIN fils.

Nos affaires ne nous appelaient-elles pas à Bordeaux ?.... D'ailleurs, l'air qu'on respire ici convient mieux à la santé de mon beau-père.

CARIN père.

Et de ta bonne petite femme... A propos, comment va-t-elle ?

CARIN fils.

Elle devient de plus en plus maussade.

CARIN père.

C'est qu'en vérité tu n'es guère aimable avec elle.

CARIN fils.

Je n'ai jamais pu la souffrir... j'éprouve pour cette femme un sentiment de répulsion que je ne puis m'expliquer et qu'elle partage, au reste, il faut lui rendre cette justice... Mais, laissons là mademoiselle de Vaulcroix. Comment, si les nouvelles arrivaient dans la nuit, en serions-nous instruits.

CARIN père.

J'ai chargé ton valet de chambre de nous les apporter ici. Avec un bon cheval il ne lui faut pas plus d'une heure pour franchir la distance qui nous sépare de Bordeaux.

CARIN fils.

J'ai dans l'idée que la loi ne sera pas votée avant huit jours. L'hérédité sera maintenue.

CARIN père.

Hum ! Je n'y compte pas, moi.

CARIN fils.

Ce diable de marquis a l'âme chevillée dans le corps... Cependant je ne lui épargne pas les surprises... Ce soir encore, j'ai

pris dans le corps de ballet tout ce qu'il y a de mieux en espalier.

CARIN père.

Mauvais sujet.

CARIN fils.

Silence ! le voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

CARIN père.

Eh bien, comment va ma bru ?

LE MARQUIS..

Je l'ai laissée plus calme.

CARIN fils.

C'est elle qui a besoin de se soigner... car vous, vous allez bien maintenant.

LE MARQUIS, avec ironie.

Vous croyez ? devant ma fille, j'ai l'air d'en convenir, mais je souffre beaucoup, je puis vous le dire à vous... tenez, mon mal est là (*il montre son cœur*), je le sens près du cœur.

CARIN fils, fait un mouvement d'incrédulité.

Ah !

CARIN père.

Cependant... on vous croirait bien portant, vous avez le visage frais.

LE MARQUIS.

La fraîcheur de la fièvre,... oui... Louise a raison, je ne dois plus passer les nuits... L'émotion du jeu me calcine le sang.. vous m'approuvez, n'est-ce pas ?

CARIN fils.

Pouvez-vous en douter... je suis de votre avis, il faut suivre un régime à l'avenir... Pour ce soir vous ne pouvez-vous dispenser d'être des nôtres... Vous connaissez trop les convenances...

LE MARQUIS.

Ecoutez-moi, j'ai promis à Louise de ne pas assister à ce souper, la pauvre enfant m'en a supplié avec tant d'instance ! ses yeux pleins de larmes levés vers le ciel lui donnaient un air d'inspirée, ou plutôt d'un ange qui semblait veiller sur moi.

CARIN père, à part.

Pauvre homme, il me fait peine.

CARIN fils.

Allons, allons, beau-père, c'est de l'enfantillage ; demain à vous permis d'obéir à votre fille, mais pour aujourd'hui, vous vous rendrez à nos instances...

LE MARQUIS.

Non, je souffre, et le repos m'est indispensable. Excusez-moi !...

CARIN fils.

Notre fête sera charmante et vous avez promis, songez-y !...

LE MARQUIS.

Mais je ne le puis, et Louise!...

CARIN *fils.*

Louise est une enfant que sa tendresse abuse. Assistez à cette fête, et dès demain, liberté toute entière... c'est convenu, n'est-il pas vrai?

LE MARQUIS.

Allons, je cède, mais vrai, ce que vous me faites faire là est mal... Vous verrez, cela me portera malheur...

(*Carin fils l'entraîne vers la salle à manger.*)

CARIN *père, en sortant.*

Ah! Monsieur mon fils!... Monsieur mon fils...

SCÈNE VIII.

LOUISE, *seule, et sortant de son appartement.*

J'ai voulu dormir... je ne peux pas... lorsque je ferme les yeux... les images les plus horribles s'offrent à moi... je voyais tout à l'heure dans mon rêve, si on peut appeler cela un rêve, je voyais mon père couronné de fleurs, puis elles s'effeuillaient et retombaient en gouttes de sang... Est-il rentré, comme il me l'a promis, je voudrais m'en assurer, je serai plus tranquille ensuite... mais ces chants, ces éclats de rire... Ah! si l'on me surprenait ainsi... mais, mon père, serait-il avec eux... (*Elle va écouter au fond.*) Je n'entends pas sa voix... (*On entend la voix du marquis.*) Si fait, la voilà!... Ah! malheureuse que je suis!... (*Reprise du chœur.*) Mon père! mon père! assez! assez (*Chœur dans le fond.*)

- « Amis, puisque ma coupe est vide,
- » D'ai, versez-moi le nectar,
- » Buons, et nous suivrons plus tard
- » Les leçons qu'enseignait Ovide. »

(*On entend des éclats de rires et des applaudissements.*)

SCÈNE IX.

JOSEPH, *un journal sous bande à la main,* LOUISE.

JOSEPH.

Comment, Madame, vous ici?

LOUISE.

Oui, Joseph, que tiens-tu là ?

JOSEPH.

C'est le *Moniteur*... il contient dit-on, la nouvelle qu'attend M. le baron.

LOUISE.

Une nouvelle... donne que je voie... (*Après avoir lu.*) Oui... oui, c'est bien cela!... (*Elle court à la porte du fond.*) Ouvrez-moi donc, je vous apporte le journal... mon père, ouvrez...

SCÈNE X.

LES MÊMES. — *dans la salle à manger*, CARIN PÈRE, CARIN FILS, LE MARQUIS. — AMIS. — FEMMES ÉLÉGANTES. — *Tous à table.*

LOUISE, *leur jetant le journal.*

Tenez, lisez, l'hérédité de la pairie n'existe plus.

CARIN fils.

C'est impossible... (*Il redescend la scène après s'être emparé du journal.*)

LE MARQUIS, *paraissant à la porte et levant son verre.*—*Il est ivre.*

A votre santé, mon gendre. (*Après avoir bu, le marquis reprend la scène, et se soutient à peine; Joseph et Louise le soutiennent.*) Ah ! mon Dieu... là, là.. Oh ! je souffre... je sens que je vais mourir... Louise... Louise... (*On le conduit au divan.*)

LOUISE.

Trop tard.. Ah! malheureuse, mon père, c'est moi, me voici, repondez à votre fille.

LE MARQUIS.

Louise... je ne suis... pas... (*Les paroles expirent sur ses lèvres.*)

(*Voyant que le marquis ne respire plus, elle pousse un cri de douleur et de désespoir.*)

Ah !... mort... mort...

CARIN fils, *s'approchant d'elle.*

Louise !

LOUISE.

Trop tard, n'est-ce pas... c'est trop tard... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! (*Son rire est convulsif.*) Mais dites donc aussi, c'est trop tard... (*Elle rit de nouveau en montrant Carin fils du doigt*) Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

CARIN fils.

Folle... elle est folle...

FIN DU 5^e ACTE.

EPILOGUE.

Une chambre matelassée, au fond une fenêtre garnie de barreaux de fer, des fleurs, des rubans fanés à terre çà et là, dans un coin à droite un métier à broder à demi brisé.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, *seule.*

(*Au lever du rideau, Louise, en robe de mousseline à moitié agrafée, les cheveux épars, pâle et accroupie sur un coussin, les coudes appuyés sur ses genoux, et la tête dans ses mains, l'œil hagard et triste, elle dit ces vers :*

Si Dieu me faisait maître
Une seconde fois

Alors, je voudrais être
 Petit oiseau des bois.
 Vers la voûte étoilée,
 Tout droit je volerais,
 Ou bien, sous la feuillée,
 Le soir je dormirais.
 Au pauvre oiseau,
 Un petit nid bien chaud,
 C'est tout ce qui lui faut.

(*Elle se traîne sur les mains, ramasse une fleur, un ruban; met la fleur dans ses cheveux, le ruban à sa taille et sourit.*)

Il faut que je me fasse belle, c'est aujourd'hui la distribution des prix. Je sais bien celui que j'aurai, c'est le prix de souffrance, hein, c'est joli! avec celui-là, on va voir le bon Dieu! .. Oh! que je suis donc contente!

(*Elle reprend sa première position et continue :*)

Au pauvre oiseau, etc.

SCÈNE II.

LOUISE, LE DOCTEUR MORAND, LA DUCHESSE.

LE DOCTEUR.

Avancez avec précaution, madame la Duchesse.

LA DUCHESSE.

Pauvre Louise ! dans quel état je la retrouve après six mois d'absence... (*Elle s'approche d'elle.*) Louise ! ma Louise !...

LOUISE.

Oh ! la belle dame !...

LA DUCHESSE.

Tu ne reconnais donc pas ta Lucy, ta meilleure amie... Oh ! laisse-moi t'embrasser...

LOUISE, *se levant vivement et se retirant effrayée dans le coin de sa chambre.*

Ne m'approchez pas... allez-vous-en, allez-vous-en, vous me feriez du mal.

LE DOCTEUR.

Je vous en conjure, madame la Duchesse, sortez, je crains qu'il ne lui prenne un de ces accès de fureur, auxquels elle est sujette quand la peur s'empare d'elle.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! Monsieur, je préfère m'exposer à tout et m'en faire reconnaître si je le puis... ma Louise ! ma Louise chérie. (*Elle lui tend les mains d'un air suppliant.*)

LOUISE, *s'approchant doucement.*

Tiens, tu pleures aussi, toi !.. tu as du chagrin, comme moi... sèche tes larmes, je t'en prie... je t'aimerai bien... tu ne sais pas, mon père va venir... je l'ai sauvé... oui... oui... on voulait le tuer... mais moi j'étais là... je veillais... (*A la duchesse qui pleure.*) Eh bien ! ne pleure donc plus, puisque je te dis qu'il est sauvé... Oh ! c'est que je l'aime tant, vois-tu, mon père... il était si bon pour moi, lorsque j'étais en pension...

puis, je lui parlais de ma mère, souvent, bien souvent de ma mère qui est là-haut et qui m'attend...

LA DUCHESSE, *pleurant.*

Oh! la pauvre enfant, la pauvre enfant!...

LOUISE.

Tu pleures encore! alors, c'est que tu es bonne, car ceux qui pleurent sont bons... Veux-tu m'embrasser?...

LA DUCHESSE.

Oh! de tout mon cœur!... (*Elle l'embrasse.*)

LOUISE.

Maintenant, je vais te confier un secret...

LA DUCHESSE.

Un secret?...

LOUISE.

Oui... (*Elle lui fait signe du doigt.*) Écoute... viens là... plus près, tu ne le diras pas... Eh bien!... je l'ai vue...

LA DUCHESSE.

Vue!...

LOUISE.

Oui .. cette nuit, dans mon sommeil, je l'ai vue... elle.. ma mère... Oh! qu'elle était belle, belle comme la sainte Vierge entourée de ses chérubins... elle m'a souri, puis, il m'a semblé entendre ces mots sortis de ses lèvres adorées : « Viens, ma » Louise, viens à moi... je t'attends .. viens à moi, pauvre ange, » de douleurs... » Alors, j'ai voulu la suivre, mais une main invisible me retenait... je souffrais... oh! je souffrais bien, va, comme je souffre encore...

LA DUCHESSE.

Mon Dieu! mon Dieu! n'aurez-vous pas pitié d'elle?... Louise! ma Louise, reconnais-moi... je suis Lucy...

LOUISE.

Lucy! .. Lucy!... vous me trompez... elle est morte, Lucy... morte, comme mon père qu'ils ont tué... comme ma mère... comme tous ceux que j'aimais...

LA DUCHESSE.

Oh! c'est affreux! c'est affreux... Louise, au nom du ciel, au nom de notre amitié!...

LOUISE.

Laissez-moi!... laissez-moi!...

LE DOCTEUR.

Madame, il faut vous retirer...

LA DUCHESSE.

Mon Dieu! mais, que faire?... Docteur, elle peut recouvrer la raison, n'est-ce pas, le temps et la science font des miracles?...

LE DOCTEUR.

Je ne vous cache pas, Madame la duchesse, qu'il en faudrait un très-grand, car son mal, loin de diminuer, fait chaque jour de nouveaux progrès... ses accès deviennent plus fréquents et plus terribles...

LA DUCHESSE.

Mais, vous voyez pourtant comme elle est tranquille... comme elle paraît douce.

(Elle caresse Louise dont les yeux s'animent, puis qui se lèvent précipitamment, saisit une barre de son métier à broder qu'elle achève de briser.)

LOUISE.

Non, vous ne m'y conduirez pas... vous le dites... mais, je ne suis pas folle... je ne veux pas être enfermée, je ne veux pas !...

LE DOCTEUR.

Sortez, je vous en conjure.

LA DUCHESSE.

Je reviendrai.

(Au moment où le docteur entraîne la duchesse, Louise, qui les observait, la barre du métier levée, la laisse tomber, lorsque la duchesse et le docteur sortent à peine.)

SCÈNE III.

LOUISE, seule.

(Elle est en proie à un tremblement convulsif, ses dents claquent comme si elle cherchait à les briser.)

Oh ! que j'ai froid, que j'ai froid... si je pouvais mourir ! oh ! le bon Dieu ! en le priant bien, il ne me le refusera pas, mais il faut sortir pour aller à l'église... Eh bien, je sortirai, je veux sortir pour aller à l'église... *(Elle va à la porte.)* Fermée... elle est fermée... Ah ! par cette fenêtre, si je pouvais... non, non... *(Elle s'approche de la fenêtre, en secoue avec rage les barreaux puis revient épuisée et regarde ses mains qui sont toutes rouges.)*

Tiens ! du sang... prenez-le donc, mon Dieu, car il vous appartient... De l'espace, de l'air, la liberté, je ne veux pas mourir ici !...

(Puis une idée soudaine s'empare d'elle, elle ramasse les barres de son métier, en forme une croix au moyen d'une cordelière qu'elle a autour de la taille, elle place la croix contre la fenêtre, se met à genoux devant, la tête baissée, les mains jointes, elle prie tout bas, en tournant le dos au public.)

SCÈNE IV.

CARIN PÈRE et CARIN FILS, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Ne faites pas de bruit...

CARIN père.

Est-ce qu'elle dort?..:

LE DOCTEUR.

Non, elle prie, l'accès est passé.

CARIN *fil.*

Vous ne pouvez donc pas, Docteur, assigner un terme à ses souffrances ?

LE DOCTEUR.

Je vous l'ai dit, Monsieur le baron, sa maladie peut se prolonger six mois, un an, comme d'un instant à l'autre, elle peut l'enlever...

CARIN *père.*

De façon qu'il ne faut compter sur rien...

CARIN *fil.*

C'est bien, Docteur, laissez-nous seuls avec elles...

LE DOCTEUR.

Seuls ! je ne sais si je dois...

CARIN *fil.*

Docteur, soyez tranquille...

LE DOCTEUR.

Il suffit. (*Il sort.*)

CARIN *père, à part en s'asseyant.*

Pauvre femme, elle me fend le cœur...

(*Carin fils tire un flacon de sa poche, en verse le contenu dans une timbale d'argent placée sur une petite table.*)

SCÈNE V.

CARIN PÈRE et CARIN FILS, LOUISE, agenouillée.

CARIN *père, regardant faire son fils.*

Guillaume !

CARIN *fil.*

Eh bien ?

CARIN *père.*

Que fais-tu là, malheureux ?...

CARIN *fil.*

Vous le voyez bien... d'ailleurs, c'est un service à lui rendre ; une fois libre, rien ne s'opposera plus à cette union avec mademoiselle de Fontalban !... alors...

CARIN *père.*

Oh ! tu seras pair de France, n'est-ce pas... Et si je ne voulais pas, moi, qu'il en soit ainsi.. (*Il va vers la table.*)

CARIN *fil.*

Mon père, prenez garde !..

CARIN *père.*

Au besoin, tu m'assassinerais aussi, n'est-il pas vrai ! Eh bien ! soit... mais l'infamie que tu médites, et dont, grâce au ciel, tu as voulu me faire le témoin, ne s'accomplira pas...

CARIN *fil.*

Mon père...

CARIN *père.*

Ecoute-moi bien, j'ai cédé à tous tes desirs, accompli toutes tes folies ; en ne les condamnant pas, j'ai prodigué mon or, tout sacrifié à ta folle ambition ; cette fortune, à laquelle je te

nais tant, je suis prêt à la sacrifier encore... mais, te laisser accomplir un crime, jamais, jamais...

CARIN fils.

Mais vous savez bien qu'il me faut ce mariage...

LOUISE, agenouillée, et tournant la tête.

Mariage! qui parle de mariage?... c'est vous... eh bien, venez, je vous attends, vous allez jurer devant Dieu, de m'aimer, de me défendre...

CARIN, à son père.

Elle me fait peur!..

CARIN père.

Son regard me fait baisser les yeux!..

LOUISE, passe devant la table, s'arrête, prend la timbale, la porte à ses lèvres.

CARIN père.

Grand Dieu!...

LOUISE, qui les regardait, ne cherche plus à boire, elle fait quelques pas vers eux, et la leur présente.

Vous avez soif, buvez!... mais buvez donc!...

CARIN fils.

Laissez-moi...

LOUISE, en fureur.

Je veux que vous buviez, moi... (*Carin lui saisit le bras, Louise laisse tomber la timbale.*) Pitié, vous me faites bien mal! (*Elle se débat.*) Ah! lâchez-moi! lâchez-moi... (*Elle leur échappe, sa manche se déchire, puis s'avance vers Carin et lui montre son bras nu.*) Tenez, regardez ce que vous m'avez fait!

CARIN père.

Grand Dieu!... cette marque!... (*A son fils.*) Regarde!

CARIN fils.

Il serait possible...!

CARIN père.

L'enfant que j'ai vendue, c'est elle!...

CARIN fils.

Mon Dieu!...

CARIN père.

Ah! grâce, grâce, ma fille! pour ton père!... (*Ils s'agenouillent.*)

LOUISE.

Mon père!... grâce, dites-vous... silence!... il manque encore quelqu'un... ma mère!... elle va venir... la voyez-vous là-haut?... elle m'attend... elle m'appelle... oui, ma mère, je vais avec vous, mais je ne puis pas encore m'envoler; tendez-moi la main pour m'aider à vous rejoindre...

(*Elle s'est dirigée vers le fond, s'est appuyée contre la croix, les mains étendues, les yeux au ciel, et élevée sur la pointe des pieds.*)

Ma mère! ma mère! encore un effort et je vous suis!...

CARIN père.

Ma fille! ma fille! dis-moi que tu me pardonnes!...

CARIN *fils.*

Pitié aussi pour moi, pitié !...

LOUISE.

Ah ! que je suis heureuse !... le ciel s'ouvre... oh ! que c'est beau !... merci à vous, mon Dieu ! qui me recevez dans votre sein !...

CARIN *père.*

Ma fille !... ah ! une larme vient de tomber sur moi !..

LA DUCHESSE, *entrant sur les dernières paroles.*

Une larme d'une sainte, c'est le pardon !

(Louise étendue au pied de la croix, les autres agenouillés.)

FIN.